

FRANCS-MAÇONS AVENTURIERS ET VOYAGEURS AU XVIII^e SIÈCLE

ALEXANDRE STROEV

Ce travail ne prétend pas dresser un panorama exhaustif. En m'appuyant sur quelques documents inédits ou méconnus, je voudrais apporter des éléments nouveaux permettant d'éclairer certains épisodes des relations franco-russes au siècle des Lumières.

CASANOVA ET LA FRANC-MAÇONNERIE RUSSE

En évoquant son initiation maçonnique, effectuée à Lyon en juin 1750, Giacomo Casanova écrit dans l'*Histoire de ma vie* :

Tout jeune homme qui voyage, qui veut connaître le grand monde, qui ne veut pas se trouver inférieur à un autre et exclu de la compagnie de ses égaux dans le temps où nous sommes, doit se faire initier dans ce qu'on appelle la maçonnerie, quand ce ne serait pour savoir au moins superficiellement ce que c'est ¹.

Il reçoit les deux grades suivants, c'est-à-dire, ceux de compagnon et de maître écossais, à Paris où il séjourne jusqu'à l'automne 1752 ². Vingt ans plus tard, en rencontrant en 1772 à Bologne le cardinal Branciforte, Casanova se rappelle ses activités parisiennes d'autrefois : « Nous avons été ensemble en loge des maçons et avons fait des soupers fins en compagnie de jolies filles avec

-
1. Casanova, *Histoire de ma vie*, Paris, Robert Laffont, 1993, t. 1, p. 553. Casanova fut reçu apprenti à la loge *Les Amis Choisis*, voir : Jean-André Faucher, *Dictionnaire historique des francs-maçons, du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Perrin, 1988, p. 26 ; Casanova, *op. cit.*, t. 1, p. 533, n. 3.
 2. Selon les éditeurs des mémoires, à la loge de *Saint-Jean de Jérusalem* à l'Orient de Paris (*Ibid.*, t. 1, p. 533, n. 4).

D. Francisco Sersale et le comte Ranuzzi ³. » Les éditeurs de mémoires indiquent que les deux derniers Italiens, joueurs et libertins, fréquentaient le salon de la dame Pitot-Rabon, maîtresse de Casanova, lieu de réunion des femmes faciles ⁴. Pierre Chevalier, évoquant cet épisode, confirme l'affiliation maçonnique d'Antonio Branciforte, légat du pape Benoît XIV ⁵.

Quelques années après les aventures parisiennes, un autre prêtre diplomate et franc-maçon, abbé puis cardinal François Joachim Pierre de Bernis ⁶, partage les parties fines de Casanova à Venise et le protège ensuite à Paris. Cependant, le fameux aventurier ne mentionne pas ses liens maçonniques avec le cardinal de Bernis et, d'ailleurs, ne parle presque jamais de ces activités. Le 27 décembre 1758, à La Haye, il se rend à la fête de la Saint-Jean « à cause de la convocation des plus zélés francs-maçons de la Hollande », engagé par le comte André de Tott ⁷. En 1765, à Saint-Pétersbourg, il le rencontre de nouveau, sans pourtant évoquer de travaux maçonniques.

Plusieurs motifs expliquent les silences et les omissions de Casanova mémorialiste, très véridique dans ses récits. Il voyage dans les années où le titre de « frère » étranger ouvre toutes les portes, surtout en Russie. Il rédige ses mémoires à la fin du siècle, où la maçonnerie mystique traverse une forte crise, où les accusations politiques pèsent sur l'ordre : la Bavière interdit l'ordre des *Illuminés*, la France évoque le complot maçonnique qui amena la Révolution, la Russie fait arrêter des « Frères » et suspendre l'activité de l'ordre. Le Vénitien est discret par prudence, aussi bien que par conviction : dans *l'Histoire de ma vie*, il insiste sur la nécessité de préserver les mystères sacrés et consacre quelques pages à la définition du secret maçonnique, inviolable par sa nature, car chacun doit le découvrir par ses propres lumières ⁸. Ce raisonnement, vivement approuvé par Pierre Chevalier, entre en contradiction apparente avec le motif anodin de sa propre initiation, avancé dans les mémoires.

3. Casanova, *op. cit.*, t. 3, p. 957.

4. *Ibid.*, t. 3, p. 957, n. 2.

5. Pierre Chevalier, *Histoire de la Franc-Maçonnerie française*, Paris, Fayard, 1974, t. 1, p. 287-290 (ch. « L'expérience maçonnique de Casanova »).

6. Entre 1769 et 1791, durant l'ambassade du cardinal de Bernis à Rome, plusieurs voyageurs russes lui rendent visite, y compris des francs-maçons : Ivan Šuvalov en 1770, Vasilij Zinov'ev en 1785, le jeune prince Aleksej Golicyn, accompagné de Saint-Martin et de Tiemann, en automne 1787, etc.

7. Casanova, *op. cit.*, t. 2, p. 106.

8. *Ibid.*, t. 1, p. 553-555.

Cette antinomie incite à revoir et à reconstruire le réseau des relations maçonniques de Casanova, en commençant par les Russes. J'ai déjà eu l'occasion d'écrire que la plupart des nobles rencontrés par le Vénitien en Russie en 1764 et 1765, étaient des francs-maçons notoires ⁹.

Après être passé par Mitau où il est accueilli chaleureusement à la cour du duc de Biron, Casanova se lie d'amitié avec le fils du duc, Charles (Karl) Ernest Biron (Birhen), prince de Courlande, général major (1762), fondateur de la loge *La Concorde Heureuse* (*Der Glücklichen Eintracht*) à Saint-Pétersbourg (1762), joueur et bon vivant. Le Vénitien passe plusieurs semaines avec lui à Riga et à Saint-Pétersbourg et garde de bonnes relations avec lui après son départ.

Selon Casanova, c'est le violoncelliste Giuseppe Dall'Oglio (qui avait séjourné en Russie une trentaine d'année) qui, à Berlin, le convainc d'aller faire fortune à Saint-Pétersbourg et lui fournit plusieurs lettres de recommandation. L'épouse du musicien, née dans la capitale russe, adresse Casanova à son ex-amant Piotr Ivanovitch Melissino, colonel d'artillerie. En Russie, le Vénitien devient un habitué de la maison du colonel et de celle de son frère aîné, Ivan Ivanovitch Melissino, procureur du Saint-Synode. Si le second ne figure sur les registres de la loge mère *Le Silence* (*La Modestie ; Zur Verschwiegenheit*) qu'en 1786-1787, en revanche le frère cadet, Piotr Melissino, est membre fondateur de cette loge ¹⁰, son maître en chaire (1770-1777) et vénérable, et par ailleurs, membre d'une loge du système chevalier français (*Grands-mâîtres et maçons*), dirigée par le comte Roman Illarionovitch Vorontsov entre 1756 et 1759. Parmi les membres de cette loge figurent quatre musiciens, y compris Luigi Madonis, violoniste, corniste et compositeur à la cour d'Anna Ivanovna et, ensuite, à la cour d'Élisabeth Petrovna. Il arrive en Russie au début des années 1730 et y reste encore en 1767 (date supposée de sa mort) ¹¹ ; vers 1740, il se marie en secondes noces

9. Alexandre Stroeve, *Les Aventuriers des Lumières*, Paris, PUF, 1997, p. 317-318. J'indique les grades et les affiliations des maçons russes pour l'année 1766, en me référant aux dictionnaires : Tatiana Bakounine, *Répertoire biographique des francs-maçons russes*, Paris, Institut d'études slaves, 1967 ; A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo 1731-2000 [La Franc-Maçonnerie russe 1731-2000]*, Moscou, ROSSPEN, 2001. Je recoupe leurs données avec d'autres sources et je donne des informations biographiques supplémentaires sur des personnes qui sont mal identifiées.

10. Selon T. Bakounine, *op. cit.*, p. 633 et A. I. Serkov, *op. cit.*, p. 965, loge fondée en 1750 ou vers 1768.

11. Luigi Madonis et Giuseppe Dall'Oglio rencontrent à Saint-Pétersbourg la mère de Giacomo, Zanetta Casanova qui, entre 1735 et 1737, fait partie de la troupe italienne qui joue à la cour d'Anna Ivanovna.

avec une Russe, Daria Petrovna, et c'est sa fille qui épouse Giuseppe Dall'Oglio. Casanova ne mentionne pas Luigi Madonis ; cependant, il aurait pu le rencontrer et jouir de ses relations maçonniques.

Vers 1765, Piotr Melissino érige son propre système ¹² et ce rite mystique, proche de celui des Rose-Croix, pénètre dans plusieurs loges. Il comporte quatre hauts grades : la Voûte Obscure, le Maître et Chevalier Écossais, le Philosophe, le Clerc du Temple. Le dernier grade mène aux vraies sources de la grâce, à la connaissance de Dieu et de la nature par l'alchimie, la cabale, la théurgie, l'astrologie et la magie divine ¹³

Charles François Philibert Masson dit que Melissino est « bon chimiste, excellent mécanicien, habile artificier » et cultive les lettres. Dans sa jeunesse, il joue au théâtre français du Corps des cadets à Saint-Pétersbourg. Il parle également bien le russe, l'allemand, l'italien et le français, comprend le grec, le turc, le latin et l'anglais. « Galant et magnifique, on parlera longtemps de ses fêtes militaires, de ses camps, de ses sociétés, même de ses orgies et de ses folies ¹⁴. »

Casanova mémorialiste décrit ses rapports parfaits avec Ivan Melissino qui lui fournit des lettres de recommandation pour Moscou ¹⁵, et surtout avec Piotr, chez qui il dîne régulièrement, joue et fait plusieurs connaissances. Le Vénitien décrit un beau feu d'ar-

12. Il serait influencé par un maçon français séjournant en Russie, le baron de Tschoudy, adepte de l'alchimie mystique, secrétaire d'Ivan Ivanovič Šuvalov (cf. Pierre-Yves Beaurepaire, « Les relations maçonniques franco-russes au XVIII^e siècle d'après le *Journal* du diplomate Bourrée de Corberon », in *L'influence française en Russie au XVIII^e siècle*, éd. Jean-Pierre Poussou, Anne Mézin et Yves Perret-Gentil, Paris, Institut d'études slaves et Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004, p. 63-64 ; « Les supercheries littéraires du Prince Justiniani de Chio, aventurier et franc-maçon », *Revue de l'AIRe*, n° 28, 2002, p. 43-50). Ivan Šuvalov, lui aussi, fut membre de la loge du comte Roman Voroncov. Le système de Tschoudy, *l'Étoile Flamboyante*, fondé en 1766 à Metz, après son retour de Russie, comporte des hauts grades : Rose-Croix, Grand Écossais de la Voûte Sacrée de Jacques VI, Grand Écossais de Saint-André d'Écosse, Chevalier du soleil ; d'après une autre version : Écossais de Saint-André, Chevalier de Palestine, Philosophe Inconnu. Cf. *Dictionnaire de la Franc-maçonnerie*, éd. Daniel Ligou, revue par Charles Porset et Dominique Morillon, Paris, Quadrige / PUF, 2006, p. 428. En février 1762 à Metz, Casanova rencontre une Mme Tschoudy (*op. cit.*, t. 2, p. 734, n. 1).
13. René Le Forestier, *La Franc-maçonnerie templière et occultiste aux XVIII^e et XIX^e siècles*, éd. Antoine Faivre, Paris, La Table d'Émeraude, 1987, t. 1, p. 155-156.
14. Charles François Philibert Masson, *Mémoires secrets sur la Russie, et particulièrement sur la fin du règne de Catherine II et sur celui de Paul I^{er}*, Paris, Levrault, 1802, t. 3, p. 426.
15. Son épouse Praskov'ja Vladimirovna est née princesse Dolgorukaja, ses deux frères sont francs-maçons. Casanova évoque une princesse Dolgorukaja qui lui donne une lettre pour la comtesse Löwenvolde, habitant près de Riga ; cf. Casanova, *op. cit.*, t. 3, p. 439.

tifice, donné par le colonel à l'occasion d'une grande fête offerte par Casanova à une trentaine d'amis lors de son départ. Cependant, une lettre de Charles Léopold Andreu de Bilistein à Casanova ([Saint-Pétersbourg], 9 décembre [1765]) présente une version des faits légèrement différente, ce qui laisse supposer un certain malaise à la fin dans leurs relations ¹⁶.

Il est plus que probable que Casanova parle à Piotr Melissino de ses connaissances dans le domaine de l'alchimie et de la cabale, comme le feront plus tard le chevalier de Corberon ¹⁷ et Cagliostro lors de leurs séjours à Saint-Pétersbourg ¹⁸. La correspondance entre Casanova et le prince de Courlande, tenue assez régulièrement jusqu'en 1767, durant le voyage du prince en Europe, confirme cette thèse. En mai 1767, le Vénitien adresse d'Augsbourg une lettre au prince pour demander « une centaine de ducats » et communique en échange « un procédé immanquable pour faire de la pierre philosophale ¹⁹ ». Cette lettre montre qu'en venant en Russie, Casanova avait espéré exploiter sa réputation, acquise à Paris auprès de la

-
16. « J'ai dîné la semaine dernière avec le colonel des bombardiers, je lui ai parlé de vous. Il m'a paru vous estimer, et regretter votre départ, mais se plaignant que vous soyez parti sans lui dire adieu ni à son frère » – *L'Intermédiaire des casanovistes*, année XIII, 1996, p. 40.
17. En 1775, la veille de son départ en Russie, Corberon parle dans son journal de ses expériences alchimiques. À Saint-Pétersbourg, il est reçu dans le système maçonnique de Piotr Melissino ; voir : Pierre-Yves Beaurepaire, *L'Europe des francs-maçons XVIII^e-XXI^e siècles*, Paris, Éditions Belin, p. 70 ; P.-Y. Beaurepaire, « Les relations maçonniques franco-russes au XVIII^e siècle », p. 47-65.
18. Selon le *Mémoire pour le comte de Cagliostro, accusé, contre M. le procureur général, accusateur* (1786) lors de son voyage dans le Septentrion, le mage rencontre le duc et la duchesse de Courlande (on connaît bien des loges fondées par Cagliostro à Mitau où on le considérait comme un être supérieur), le prince Grigorij Potemkin (il n'était pas franc-maçon, mais Cagliostro l'a fréquenté), Semen Naryškin, Ivan Elagin (il a accueilli Cagliostro chez lui), le « général des cosaques » (le comte Kirill Grigor'evič Razumovskij, franc-maçon), le général Melissino et le chevalier de Corberon ; cf. *Cagliostro et l'affaire du collier, Pamphlets et polémique*, éd. Jean-Jacques Tatin-Gourier, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1994, p. 42. Quoique le *Mémoire* anonyme s'inspire des récits fabuleux de Cagliostro, cette liste paraît assez véridique, elle est en partie confirmée par les mémoires du baron Carl Heinrich Heyking, franc-maçon hostile à Cagliostro.
19. Casanova, *op. cit.*, t. 3, p. 520-524. Le procédé alchimique indiqué permet d'augmenter la quantité de l'or, mais, hélas, de moindre qualité. Comme la lettre, conservée aux archives de la Bastille avec les papiers du prince, arrêté en 1768 à Paris pour dettes et usage de faux, a été publiée pendant la Révolution, Casanova l'inclut dans *l'Histoire de ma vie*. Sur la détention de Charles de Courlande voir : François Ravaisson-Mollien, *Archives de la Bastille, documents inédits recueillis par François Ravaisson-Mollien et publiés par Louis Ravaisson-Mollien, Règne de Louis XV (1765-1769)*, Paris, G. Pedone, 1904, p. 384-399 ; Bibliothèque de l'Arsenal, Ms 12 328, 12 510. Le prince retrouve sa liberté et conclut un arrangement avec ses créanciers grâce à l'intervention de l'ambassade russe et des banquiers Tourton et Baur, par ailleurs banquiers de Casanova.

princesse Johanna Élisabeth d'Anhalt-Zerbst, mère de Catherine II et férue d'alchimie :

Je vous dirai que ce fut avec ces mêmes ingrédients en ajoutant du mercure et du nitre que j'ai fait l'arbre de projection chez la marquise de Poncarré d'Urfé, dont la princesse d'Anhalt-Zerbst calcula la végétation, qui donnait une augmentation de cinquante pour cent. Ma fortune serait faite actuellement, dans le plus haut degré pour ce qui regarde les richesses, si j'avais pu me fier à un prince maître d'une monnaie. Ce bonheur ne m'est arrivé qu'aujourd'hui, et je suis au comble de mes vœux, car votre divin caractère me rend libre de toutes les craintes ²⁰.

Chez Piotr Melissino, à la table de jeu, Casanova rencontre le baron Pierre Le Fort (Paris, 4.9.1719 – Morges, Suisse, 17.3.1796), fils de Jean Le Fort, ambassadeur de Russie à Paris, et de Frédérique Louise de Saint-Sauveur. Il épouse en 1749 Marianne Caroline Élisabeth, fille du feld-maréchal comte Samuel von Schmettau, belle-sœur du diplomate russe prince Dmitri Alekseevitch Golitsyne. Il s'engage probablement au service de la Saxe, est promu général-major en Pologne en 1748, grand maître des cérémonies à la cour de Russie (1762), chevalier de l'ordre de Sainte-Anne. Comme le raconte Casanova, en Russie Pierre Le Fort ruine le Trésor impérial, en gérant mal une loterie ²¹. En 1766, Catherine II lui pardonne sa dette et l'expulse en Suisse. Selon Serkov, en Pologne, Pierre Le Fort a été membre d'une loge de Saint-Jean, fondée 1742 en Volhynie à Wisniowiec par Stanislav Mniczek, maréchal de Lituanie. D'après le *Dictionnaire* de D. Ligou, le Suisse a visité la loge *Les Trois Frères* (fondée en 1744 à Varsovie) qui réunissait des officiers polonais, pour la plupart d'origine étrangère ; en 1755 à Dukla, il fondait avec Jan Mniczek une loge de Saint-Jean (transportée à Cracovie en 1760) qui réunissait des grands seigneurs polonais ²². En quittant la Russie pour se rendre en Pologne, Casanova a peut-être profité des recommandations de Le Fort qui aurait pu l'adresser aux seigneurs qui fréquentaient les mêmes loges que lui, notamment au comte August Moszynski ²³, au prince Michal Kazimierz Oginski,

20. Casanova, *op. cit.*, t. 3, p. 522-523.

21. Cette malheureuse affaire a lieu en 1763. Catherine II en parle dans sa lettre à Frédéric Melchior Grimm (Saint-Pétersbourg, 9 (20) décembre 1782) : il « a un peu malversé ici, et j'ai été obligée de payer 45 000 roubles du manquement qui s'est trouvé dans la caisse qu'il a régie » – *SIRIO*, t. 23, p. 263. Voir : A. Stroev, *Les Aventuriers des Lumières*, p. 204-205 ; Jacques Augustin Galiffe, *Notice généalogique sur les familles genevoises*, Genève, Slatkine Reprints, 1967, t. 1, p. 72 ; *Dictionnaire historique de la Suisse* (notice d'Étienne Burgy) www.his-dhs-dss.ch.

22. *Dictionnaire de la Franc-maçonnerie, op. cit.*, p. 947.

23. Devenu en 1769 Grand Maître de la Grande Loge (*Le Vertueux Sarmate*), il a été ami de Cagliostro

au prince Stanislav Lubomirski et au prince Adam Kazimierz Czartoryski. Casanova les rencontrera tous à Varsovie.

Par l'intermédiaire de Piotr Melissino et de l'officier Sergueï Serguéévitch Zinoviev, devenu son ami intime ²⁴, Casanova a accès aux favoris de l'impératrice, aux frères Aleksei et Grigori Orlov (Grigori a été initié à Königsberg).

Les lettres de Dall'Oglio présentent le Vénitien à la communauté des musiciens italiens qui se produisent à la cour de Russie. Deux castrats, Luini et Milico, l'introduisent chez le grand veneur Semen Kirillovitch Narychkine, initié en 1737 à Paris à la loge *Coustos-Villeroy* ; plus tard, en 1771, il devient l'un des membres fondateurs de la loge *Apollon* à Saint-Pétersbourg. Cependant, Casanova avait d'autres connaissances communes avec le grand veneur.

À Berlin, en réponse à une question de Frédéric II, Casanova dit qu'il n'est pas recommandé à l'impératrice de Russie, mais seulement à un banquier. Il semble que ce négociant Dimitri (Demetrio) Papanelopulo ²⁵, qui adresse Casanova à plusieurs personnes, n'était pas franc-maçon. Mais le banquier parisien qui gère l'argent de Casanova et qui en 1763 lui fournit plusieurs lettres pour Londres « avec des recommandations particulières ²⁶ », fait autorité chez les francs-maçons français : Christophe Jean Baur (1699-1770), second surveillant de *Coustos-Villeroy* (1736), substitut du Grand Maître comte de Clermont (1744-1756 ou 1758). C'est lui qui a introduit à la loge de *Coustos-Villeroy* Semen Narychkine ²⁷, ainsi bien que

24. Après le départ de Casanova, en 1766, Sergej Zinov'ev lui écrit une lettre (*Pages casanoviennes*, 1925, p. 73-74) et, en 1775, souscrit à deux exemplaires de la traduction italienne de *L'Illiade* d'Homère, effectuée par Casanova (*Dell'Iliade di Omero*, tradotta in ottava rima da Giacomo Casanova, veneziano, t. 1, Venezia, 1775 (« Catalogo degli associati »)).
25. Papanelopulo loge dans sa maison de Saint-Pétersbourg, rue Bol'shaja Millionnaja, des Italiens, y compris le jeune Pietro Bernardi, rencontré par Casanova, des compositeurs et maîtres de chapelle comme Badassare Galuppi, que Casanova croise, en quittant le pays en 1766, ainsi que son prédécesseur Vincenzo Manfredini (Casanova assiste à la représentation de son opéra *Olimpiade*). Papanelopulo est l'exécuteur testamentaire du peintre italien Pietro Antonio Rotari, mort à Saint-Pétersbourg en 1762. Il connaît bien ses compatriotes grecs, les Melissino.
26. Casanova, *op. cit.*, t. 3, p. 114. « Dans cette semaine je suis allé me faire connaître de tous les banquiers entre les mains desquels j'avais cent mille écus pour le moins. Ils acceptèrent les traites, et en force de lettres de recommandation de MM. Tourton et Baur, ils m'offrirent leurs services particuliers », *ibid.*, t. 3, p. 138.
27. P. Chevalier, *op. cit.*, t. 1, p. 124-126 ; Pierre-Yves Beaurepaire, *L'Autre et le Frère. L'Étranger et la Franc-maçonnerie en France au XVIII^e siècle*, Paris, H. Champion, 1998, p. 805.

plusieurs autres étrangers, y compris le prince Stanislav Lubomirski.

La danseuse Santina Zanuzzi, rencontrée à Berlin, donne à Casanova une lettre à la danseuse (prima ballerina) et comédienne française Giovanna Mécour ²⁸, maîtresse d'Ivan Perfilievitch Elaguine, secrétaire d'État à la réception de requêtes auprès de Catherine II, initié en 1750, futur Grand Maître de la *Grande Loge* de Saint-Pétersbourg (1772) et un des dirigeants de la franc-maçonnerie russe.

Casanova ne précise pas comment il fait connaissance avec le ministre plénipotentiaire en Espagne (1760-1763) et grand écuyer prince Piotr Ivanovitch Repnine, rose-croix et franc-maçon zélé, initié à l'étranger ²⁹, ni avec Ivan Grigorievitch Tchernychev, membre du Collège de l'amirauté et vice-amiral (1763), chef de la flotte des galères (1764), initié lui aussi à l'étranger (probablement à Berlin, au début des années 1740). En 1757, Tchernychev a été envoyé avec une mission diplomatique à Paris où il aurait pu croiser Casanova, mais le Vénitien n'en parle pas ³⁰.

Comme dans d'autres cas, une lettre de Giuseppe Dall'Oglio lui ouvre la porte de la maison de la princesse Dachkova, dont le père Roman Vorontsov et son feu époux prince Mikhaïl Dachkov ont été membres de la loge *Grands-Maîtres et Maçons*, dont faisaient partie Piotr Melissino et Luigi Madonis. À son tour, Ekaterina Dachkova l'adresse à Nikita Ivanovitch Panine, précepteur du grand-duc Paul depuis 1760 et chef du Collège des Affaires étrangères (1763), plus tard membre des loges, dirigées par Elaguine, *Les Neuf (Trois) Muses* (1774) et la *Grande Loge Anglaise (Provinciale)* où il sera grand maître en 1776-1777. Briguant un poste en Russie, cherchant des protecteurs puissants, Casanova s'adresse en même temps à

28. Depuis la fin des années 1750, les diplomates français l'utilisent régulièrement en tant qu'informatrice, y compris Laurent Bérenger en 1763 et Vivant Denon en 1774. Avant de devenir la maîtresse de Elagin, elle avait été celle de Šuvalov. Voir : Alexandre Stroev, « Les espions français en Russie durant la guerre entre la Russie et la Turquie (1768-1774) », *L'influence française en Russie au XVIII^e siècle*, éd. Jean-Pierre Poussou, Anne Mézin et Yves Perret-Gentil, Institut d'études slaves et Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004, p. 581-598.
29. À ne pas confondre avec un autre franc-maçon notoire, le prince Nikolaj Vasil'evič Repnin, ambassadeur de Russie en Pologne (1763-1769), que Casanova croise durant son séjour à Varsovie, sans vraiment faire sa connaissance et sans apprécier ses activités.
30. Trente ans plus tard, en voyageant avec sa fille en Italie, le comte Černyšev rencontre à Rome en automne 1787 Saint-Martin, accompagné de Tiemann et du jeune prince Aleksej Golicyn ; cf. Louis-Claude de Saint-Martin, *Mon portrait historique et philosophique (1789-1803)*, éd. Robert Amadou, Paris, Julliard, 1961, p. 200.

deux clans rivaux, celui des frères Orlov et celui des frères Panine, soutenus par les frères Tchernychev.

Durant son séjour à Saint-Pétersbourg, Casanova mentionne d'autres francs-maçons russes actifs, sans pourtant préciser s'il les connaît personnellement. Il rencontre probablement le comte Iakov Alexandrovitch Bruce, brigadier (1759), premier major du régiment de gardes Semenovski (1765), membre du *Capitulum Petropolitanum* (Chapitre de Stricte Observance) en 1765-1768, à qui il cède sa maîtresse, la comédienne française Langlade (morte en 1766).

Le comte Sergueï Vassilievitch Saltykov, ancien favori de la grande-duchesse Catherine, diplomate, chef du système de théosophie hermétique (Moscou, 1750), n'apparaît dans *l'Histoire de ma vie* que grâce à sa femme, Matrena Pavlovna, née Balk-Poleva, dont le comte André de Tott tombe amoureux à Paris et qu'il accompagne en Russie. Casanova fréquente à Saint-Pétersbourg la sœur de Saltykova, Maria Pavlovna Narychkina. Il aurait pu rencontrer les Saltykov à Paris et à Saint-Pétersbourg, mais il ne l'évoque pas.

Alexandre Mikhaïlovitch Lounine ne sera initié que beaucoup tard, dans les années 1780, quand il deviendra Rose-Croix, membre de plusieurs loges des martinistes de Moscou, grand maître de l'ancienne loge écossaise (1783). En 1765, Casanova ne voit en lui qu'un jeune et joli homosexuel.

Après son séjour en Russie, Casanova se lie d'amitié avec d'autres francs-maçons russes, y compris le prince Alexandre Mikhaïlovitch Belosselski-Belozerski, ministre de Russie à Dresde (1770-1790)³¹, et le comte Aleksei Kirillovitch Razoumovski, membre des loges de Saint-Pétersbourg *La Concorde Parfaite* (1771-1772), *Les Neuf (Trois) Muses* (1774), etc., qui, en 1775, souscrit à la traduction casanovienne de *l'Iliade*. En 1770, à Rome, il croise Ivan Ivanovitch Chouvalov, qui est lui aussi membre de la loge, dirigée par le comte Roman Vorontsov à la fin des années 1750.

Le mémorialiste évoque le comte Alexandre Serguéévitch Stroganov et le comte Andreï Petrovitch Chouvalov en tant que chefs des voltairiens russes, « deux seigneurs de beaucoup d'esprit » et poètes francophones³². Le premier, franc-maçon

31. Voir : Alexandre Stroev, « Les frères Casanova et le prince Alexandre Belosselski », *Casanova. Fin de siècle*, Paris, H. Champion, 2002, p. 55-72.

32. Casanova, *op. cit.*, t. 3, p. 418. En 1778, Aleksandr Stroganov participe à l'initiation de Voltaire à la loge *Les Neuf Sœurs*. D'après les *Mémoires* de Bachaumont du 2 décembre 1778, l'abbé Thomas Maurice Durouzeau, homme de lettres et membre de la loge *des Neuf Sœurs*, attaché au comte Stroganov, rédige pour lui un *Éloge* de

notoire, selon Bakounine et Serkov, ne sera initié à Paris qu'en 1773 ; d'après l'étude de V. S. Bratchev *Les Maçons en Russie : de Pierre I^{er} à nos jours*, il a été membre du Chapitre Templier de la Stricte Observance, installé en 1765³³. Le second, en 1764-1766, voyage en Europe et ne peut rencontrer Casanova en Russie ; en 1771-1772, il sera membre de la loge *La Concorde Parfaite*, en 1786-1787 maître en chaire de la loge *Modestie (Silence)*.

Il n'est pas impossible qu'à Saint-Pétersbourg Casanova se réfère à l'autorité du lord maréchal George Keith, son protecteur à la cour de Berlin, où le Vénitien a tenté de faire carrière juste avant de venir en Russie. L'un des frères du maréchal, John Keith, comte de Kintore, avait été Grand Maître de la Grande Loge d'Écosse (1738), puis d'Angleterre (1740), et l'autre, Jacob James Keith (1696-1758), général au service de Russie, reçut de John la patente de Grand Maître de la Loge Provinciale de Russie (1741), pour devenir ensuite, lors de son service en Prusse, le Vice Grand Maître des Loges d'Allemagne du Nord³⁴.

En avril 1770, Giacomo Casanova fait une seconde tentative pour entrer au service de la Russie : il arrive à Livourne et demande au comte Alexeï Orlov de participer à l'expédition de la flotte russe dans l'Archipel grec. Cette fois, il est recommandé par le ministre d'Angleterre à Turin William Lynch et présenté par le consul anglais à Livourne John Dyck. Alexeï Orlov se souvient de lui, accepte ses services, mais sans lui offrir de poste, ce qui ne convient pas au Vénitien. En plus, Casanova est fâché par la préférence donnée à d'autres Italiens, reçus par Orlov : Giuseppe Dall'Oglio et Pano Maruzzi. Ce dernier, arrivé à Saint-Pétersbourg en même temps que Casanova, obtient la place de consul russe à Venise ; en 1770, il s'occupe du financement de l'expédition russe dans la Méditerranée. Notons, cependant, que d'autres aventuriers et francs-maçons, y compris Joseph de Ribas, entrent en Italie dans les bonnes grâces du comte Orlov, et que dans ces années à Livourne l'amiral Spiridov fonde une loge maçonnique où est initié, entre autres, Sergueï Ivanovitch Plechtcheev.

Catherine II qui circule sous le nom du comte Louis Petit de Bachaumont, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France depuis 1762 jusqu'à nos jours*, Londres, J. Adamson, 1777-1789, 36 t., t. 12, 1780, p. 180.

33. history.tuad.nsk.ru/Author/Russ/B/Brachev/mason

34. *Dictionnaire de la franc-maçonnerie, op. cit.*, p. 663.

IMPOSTEURS ET FRANCS-MAÇONS

La question, de savoir si Casanova était un escroc ou un mystique qui se cache sous le masque du charlatan reste ouverte. Probablement, les deux. Dans les *Aventuriers des Lumières*, j'ai examiné la logique de ses supercheries, imposées à Mme d'Urfé, et il me semble que seule une interprétation alchimique rend à son roman utopique *Icosaméron* (1787) une certaine cohérence. Mais il est évident que pour Casanova, aussi bien que pour une grande partie de ses contemporains, la maçonnerie est une forme de sociabilité, qui s'ajoute à d'autres. Casanova dîne régulièrement chez tous ses « frères » russes et apprécie leur convivialité et leur cuisine, surtout celle de Elaguine ; il joue chez eux (malgré l'interdiction des jeux de hasard) et fait la fête en leur compagnie.

Comme lui, d'autres aventuriers, qu'ils soient illustres ou de parfaits inconnus, profitent des réseaux maçonniques, en se présentant comme des guérisseurs miraculeux ou des princes en exil. La publication de l'ouvrage de Pierre-Yves Beaurepaire *L'Autre et le Frère* (1998) me permet de revenir à deux d'entre eux et de présenter leurs lettres, restées inédites en français ³⁵.

Zoltikof d'Altenklingen à Élisabeth Petrovna ³⁶ :

À la très haute et très puissante Princesse Élisabeth Impératrice de toutes les Russies et Grande Duchesse de Moscovie à Pétersbourg

Madame !

Votre Majesté ne prendra en disgrâce quand un Gentilhomme Suisse de la race Moscovite, se prosterne devant votre Saint et Auguste Trône, vous souhaitant un Glorieux Règne, avec toutes les bénédictions tant spirituelles que temporelles et l'accomplissement de tous les bons souhaits, faits de vos fidèles vassaux et sujets. Et comme il est connu dans toutes les parties du monde, que Votre Majesté Grande et Digne Princesse de toute la Russie s'intéresse beaucoup aux Intérêts de vos Peuples protégeant les Fabriques qui peuvent rendre un Pays heureux, j'ai songé à vous, puissante et haute Impératrice ! Et voici le détail, si vous voulez donner vos mains gracieuses à l'introduction. Il vient d'arriver un homme de probité dans la ville d'Amsterdam, demandé par des marchands ; de Marseille ; une personne qui sait faire le meilleur savon de

35. J'ai publié leur traduction dans l'annexe de l'édition russe de mon ouvrage : « *Te, kto popravljajet fortunu* ». *Avantjuristy Prosvěščenija* [« *Ceux qui corrigent la fortune* » *Les Aventuriers des Lumières*], Moscou, Nouvelle Revue Littéraire, 1998, p. 368-369, 377-378.

36. AVPRI, fonds. 14, inv. 1, n° Z36. Orthographe modernisée. La lettre et l'affiche sont traduits en russe et étudiés au Collège des Affaires étrangères, mais Élisabeth Petrovna, très malade à l'époque, n'en prend pas connaissance, car ses ministres décident que ces pièces ne méritent pas son attention.

Marsillane d'Espagne, fort capable d'ériger une fabrique à souhait, ayant fait la preuve bonne, la maison, avec laquelle il s'engagea, manqua et vient faillir, et comme il compte de retourner dans sa Patrie, m'est venu voir de temps en temps, j'ai pris la hardiesse de parler de Vous Gracieuse Impératrice ; il s'y soumet à vos Commandements, et cela ne dépend qu'à Vous, de lui envoyer les Ordres ; il est prêt à commencer dans Votre Résidence, Moscou ou Archangel une savonnerie avec des certains Prérogatives, Impériales très lucratives pour Votre Majesté, attendant une patente signée des Vos Illustres Mains, en voulant s'arrêter à mes prières.

De même puissante Impératrice, je suis un Conseiller et Médecin, voici les Billets, inclus, je me flatte de faire par l'Alchimie des Cures que tous les autres ne sont en état de pouvoir faire, aussi j'ai un secret étudié par les finances que Votre Majesté peut tirer toutes les Années dix Millions de Roubles, et cela à l'Éternité, sans que les Grands et Petits des vos vastes Royaumes, perdent un sou de leurs biens, comptez, Madame, que tout cela que j'ai la grâce à vous dire, sort d'un cœur fidèle et soumis, me faisant gloire attendant au premier Vos ordres, d'être plus que Personne au Monde avec la plus profonde Vénération, / de Votre Majesté / votre très humble et très obéissant valet / Zoltikof d'Altenklingen

Amsterdam le 1^{er} janvier l'année 1760

Mon logis est nommé aux Billets

J'ai un nom emprunté

On avise toute personne souffrante que ³⁷

le conseiller princier et médecin

SOLLHOF

est arrivé ici, en venant de Heybach :

lequel grâce à ses études, ses longs voyages et sa grande pratique, exercée encore récemment pendant une année à Rotterdam, a acquis un grand crédit, car il possède beaucoup d'arcanes médicaux salutaires.

Il sait guérir complètement l'épilepsie, l'hydropisie, l'hypocondrie, la pleurésie, le cancer, la gangrène, et autres maladies.

Ainsi, à l'occasion de son court séjour ici, il offre à tout le monde ses services.

S'il se trouve des amateurs de la médecine qui voudraient acquérir pour de l'argent quelques arcanes pour les pratiquer eux-mêmes, ils peuvent s'adresser à lui, car il n'a ni femme ni enfants à sa charge.

Il habite chez Philippe Bouillon, traiteur et aubergiste, à l'Hôtel des Marchands, dans le Nes, où chacun peut le voir le matin entre huit et onze heures, et l'après-midi de trois à six heures.

37. Affiche imprimée (deux exemplaires joints à la lettre). Le texte original est en hollandais. Je remercie Jean de Booy qui l'a traduit en français.

Cette lettre présente de nombreuses analogies avec des activités et des projets de Casanova et du comte de Saint-Germain (fabrication de savon, cures, alchimie, réforme des impôts, organisation des loteries) qui, dans ces années, séjournent souvent en Hollande ; le second, en plus, utilise, parmi d'autres noms, celui de Saltykov. L'aventurier qui se présente comme Zoltikof, « Gentilhomme suisse de la race Moscovite », russifie le nom d'une famille suisse très connue, celle de Zollikofer d'Altenklingen, originaire de Saint-Gall. Depuis le XVI^e siècle, ses représentants s'installent dans plusieurs ports français, allemands et hollandais, y compris Marseille, Bordeaux, Brest, Nantes, Francfort-sur-le-Main, Hambourg, Rotterdam. Les Zollikofer d'Altenklingen sont considérés comme comptant parmi les marchands les plus riches de Marseille, ils négocient avec l'Espagne, le Levant et l'Afrique. Selon Pierre-Yves Beaurepaire, cette famille est aussi bien présente dans l'Europe maçonnique que commerciale ; ses membres installent une loge à Brest en 1745, ils « travaillent » à Bordeaux, Nantes, Paris ³⁸.

L'identité et l'appartenance maçonnique du second personnage restent aussi douteuses que celles du premier. Il est préférable de parler des réseaux et des discours para-maçonniques, exploités par des aventuriers ³⁹.

Joseph Abaïssi à Catherine II ⁴⁰

Très grande et Très Auguste Impératrice

Sa Majesté Impératrice permettra que Joseph Abaïsse, prince de Palestine s'humilie devant son trône et lui adresse ses prières respectueuses avec toute la dévotion et soumission possibles. C'est depuis quelques années que l'ennemi de la foi chrétienne entra dans mes États, m'en chassa, me dépouilla de mes revenus et me mit dans la triste nécessité d'errer, comme je fais depuis ce temps-là, par toute l'Europe, et de laisser ma mère, ma sœur, mes frères et toute la noblesse du pays, avec tous mes biens en pouvoir tyrannique de cet ennemi implacable du nom de Jésus. Enragé au commencement de cette guerre contre la foi chrétienne et voulant détruire tout à fait le vrai et saint culte de Dieu, il prit pour prétexte, de cette violence, ma religion et paiement retardé d'un tribut trop haut et impossible parce qu'il était exorbitant et peu proportionné aux forces de l'État. Dans cette situation accablante, autant pour mon cœur que pour ma fortune, il ne restait rien que d'implorer la charité généreuse de Souverains et Princes chrétiens, pour me mettre dans l'état de payer la rançon

38. P. Y. Beaurepaire, *L'Autre et le Frère*, op. cit., p. 248-249, 328-330.

39. De la même manière, on retrouve des idées maçonniques dans les écrits d'un autre aventurier, Ivan Trevoguine, « prince de Golconde », qui n'a jamais été initié.

40. Archives de la politique extérieure de l'Empire de Russie (AVPRI, Moscou), fonds. 14, inv. 1, n^o A1, ff^o. 1-2vs, 3. Orthographe modernisée, celle des noms propres respectée.

qu'on demandait pour la délivrance de mes parents et des nobles, laquelle montait à une grande somme. Toutes les cours, où j'ai été dans cette vue, m'ont comblé de bienfaits, m'ont muni de recommandations, de passeports et des frais du voyage. Mais parce que Sa Majesté l'Impératrice seule a pris les intérêts de cette religion que la Porte Ottomane voudrait abolir, et sous l'aide de ce Dieu Suprême que nous adorons, abaisse la fierté de ses forces par ses armées toujours victorieuses, j'ose me prosterner aux pieds de son trône et de sa personne sacrée, dans la persuasion respectueuse qu'elle ne refusera les mêmes grâces à un prince malheureux pour la même cause qu'elle défend avec autant de désintéressement. Toute la chrétienté de l'Orient se glorifiera de l'espérance d'être un jour sous la domination et de vivre sous les lois douces de Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies, et d'être délivrée du joug honteux, qui la supprime. En attendant l'accomplissement heureux de cette espérance si flatteuse, je supplie Sa Majesté l'Impératrice de me mettre par sa clémence universellement reconnue dans l'état de pouvoir retourner chez moi et délivrer mes parents et les nobles de mon pays de la captivité trop rigoureuse de la Porte Ottomane. Aucun ne saurait être avec plus de dévotion, avec une soumission plus respectueuse, et avec une fidélité plus inébranlable que moi,

De Sa Majesté l'Impératrice très haute très puissante et très gracieuse souveraine de l'Empire des toutes les Russies / de Votre Majesté Impératrice / le plus humble et le plus dévoué / Joseph Abaisi prince de Palestine.

De Saint-Pétersbourg, ce 1^{er} [12] octobre 1771

Joseph Abaïssi [au comte N. I. Panine, Saint-Pétersbourg, octobre 1771]

Monseigneur,

La crainte que j'ai de ne pouvoir trouver une occasion favorable pour peindre à Votre Excellence mon état déplorable, et plus encore le besoin où je me trouve, me forcent de la supplier de mettre le plus tôt possible sous les yeux de Sa Majesté Impériale, la supplique que j'ai eu l'honneur de lui remettre. Ma situation et mon malheur peuvent servir d'excuse à mon importunité, mais ils ne pourront jamais effacer de mon cœur les sentiments de reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur / Abaisi prince de Palestina.

Les deux lettres sont dictées et signées, ce qui explique que le nom de « prince » et celui de son pays sont écrits de plusieurs manières. Il semble que l'aventurier assemble le nom de la dynastie des Abassides, qui avait gouverné le monde musulman entre le VIII^e et le XII^e siècle, et celui de Youssef Chéhab, émir du Liban entre 1770 et 1789. En 1764, les émirs Chéhab se convertissent au christianisme et deviennent maronites. Des aventuriers ne l'attendent pas pour s'attribuer leur nom. Selon les papiers conservés aux archives de la Bastille ⁴¹, entre 1746 et 1762, un certain don Jean (Giovanni)

41. Bibliothèque de l'Arsenal, ms 12172.

Zobbi (Zobbÿ, Zobiitt), se disant « prince de l'Arabie heureuse », sillonne l'Europe, en étalant des diplômes et passeports délivrés par plusieurs cours européennes, y compris par celles de Vienne, de Londres et de Paris. Son dossier contient lettres et documents en latin, en français, en allemand, en italien, en arabe et en chiffres. Dans une lettre adressée aux princes du Saint Empire, il explique qu'il est né en Syrie, et que sa famille « ayant renoncé aux erreurs de la secte mahométane, et embrassant la foi chrétienne, fut dépouillée de toutes ses charges militaires et de tous ses biens et condamnée à renier la foi de Christ ou de perdre sa vie, il embrassa généreusement le parti de perdre sa vie, avec tous ses biens, pour la foi du rédempteur du monde ». Mis en prison avec ses deux frères, il s'est évadé, assisté de quelques personnes pieuses et de la providence divine. Les frères restent en prison à Damas, condamnés à y passer leur vie ou à payer la somme de 50 000 florins ⁴². Privé de tout héritage paternel, Jean Zobbi emploie son temps à implorer humblement l'assistance charitable des chrétiens pour racheter leur liberté. Nous le voyons utiliser les mêmes arguments et procédés que Joseph Abaïssi. En France, le comportement de Zobbi éveille des soupçons et le 1^{er} janvier 1762, il est enfermé à Saint-Lazare ; le 7 mai, 1762, transféré à Bicêtre. En quittant la prison, il fait une apparition dans la *Grande Loge des Maîtres Réguliers* de Lyon où il est bien accueilli ; il signe le registre « Don Giovanni Zobbÿ, Prince de Zibit en Arabie », en français et en arabe ⁴³.

À Saint-Pétersbourg, Joseph Abaïssi profite de la guerre que la Russie mène contre la Porte Ottomane pour demander de l'aide ⁴⁴. Dès le début de la guerre, la Russie compte sur le soutien des peuples chrétiens, subjugués par les Turcs, et ne dédaigne pas les imposteurs, s'ils servent la bonne cause, comme Stepan Maly au Monténégro. Des prétendants au trône écrivent à Catherine II, comme le fait en 1770 Félix Antoine Castrioto, qui prétend descendre de Scanderbeg et veut régner en Albanie ⁴⁵. La Russie a des projets au Proche-Orient, le comte Alekseï Orlov soutient des beys et des cheiks qui se révoltent contre la Porte, y compris Ali Bey al-Kabir, qui, en 1768, proclame l'indépendance de l'Égypte, se fait

42. Dans la lettre, un zéro est ajouté à la somme demandée.

43. Alice Joly, *Un Mystique lyonnais et les secrets de la franc-maçonnerie : Jean-Baptiste Willermoz, 1730-1824*, éd. Antoine Faivre, Paris, Demeter, 1986, p. 7 ; P.-Y. Beaurepaire, *L'Autre et le Frère*, *op. cit.*, p. 152. Je ne pense pas que Jean Zobbÿ et Joseph Abaïssi soient la même personne.

44. Depuis 1516, la Palestine est une province turque.

45. Entre 1777 et 1779, il correspond avec Benjamin Franklin.

nommer sultan et entreprend la conquête de l'Arabie, de la Syrie et de la Palestine, ainsi que son allié Dâhir al-Umar, cheikh de Palestine. En 1772 et 1773, les navires russes, aidant Ali Bey et ensuite Dâhir, effectuent des opérations militaires contre les Turcs, attaquent et prennent Beyrouth ; la flotte reste près des côtes syriennes jusqu'au début de 1774 ⁴⁶. Sergueï Plechtcheev, qui participe à la première expédition et accompagne l'ambassadeur d'Ali Bey, en parle dans son *Journal du voyage de l'île de Paros en Syrie en 1772 (1773)*. En automne 1773, l'émir Youssef, ayant reconquis Beyrouth grâce à la seconde expédition, demande d'entrer avec ses sujets sous la protection russe, si la Russie libère le Liban des Turcs ⁴⁷.

Les conjonctures politiques expliquent pourquoi les autorités russes traitent avec condescendance Joseph Abaïssi qui pourrait se révéler utile et le gardent en Russie. Ce n'est que neuf ans plus tard ⁴⁸, le 24 octobre (4 novembre) 1780, que Catherine II ordonne de lui donner de l'argent et de lui faire quitter le pays, en lui interdisant dorénavant l'entrée en Russie. Le 2 (13) novembre, le comte Nikita Ivanovitch Panine lui fait délivrer mille florins hollandais et deux cent cinquante roubles ; le sergent des gardes du régiment Izmailovski von Rode ⁴⁹ le conduit à Riga et le 5 (16) novembre le « prince de Palestine » traverse la frontière ⁵⁰.

En 1787, Joseph Abaïssi réapparaît à Paris : le 31 décembre, il demande du secours au Grand Hospitalier Général du Grand Orient. Si, dans la lettre adressée à Catherine II, le « prince » renforce l'ap-

46. Voir : Claude Étienne Savary, *Lettres sur l'Égypte*, 2^e éd. Paris, Onfroi, 1786, t. 2, p. 208-255 ; K.M. Bazili, *Palestina i Siriya pod tureckim pravitel'stvom* [K. M. Bazili, *La Palestine et la Syrie sous le gouvernement turc*], Moscou, Éditions de Littérature Orientale, 1962 [1^{re} éd. 1862], p. 46-58 ; Ibrahim Amin Ghali, *Ali Bey el-Kébir et les origines de la pénétration russe en Égypte*, Alexandrie, Atelier d'Alexandrie, 1979. Savary avance qu'« Il est certain que si la Russie eût envoyé ce faible secours au Scheik Elbalad [Ali Bey], il aurait triomphé de ses ennemis et se serait fait déclarer roi d'Égypte. On ne peut douter que la reconnaissance ne l'eût porté à faire passer aux mains des Russes le commerce des contrées Orientales, et à leur céder des ports dans la mer Rouge, et la Méditerranée. [...] Cette alliance eût pu changer la face de l'Orient » (*op. cit.*, t. 2, p. 239-240).

47. K. M. Bazili, *op. cit.*, p. 55.

48. En août 1780, l'aventurier adresse deux lettres au prince Grigorij Potemkin, signées « Elias Abaise, prince de Palestine » (Archives russes d'État des actes anciens, Moscou (RGADA), fonds 11, inv. 1, n° 946, partie 4, ff°43, 44. Je remercie cordialement Julie Ollivier-Chakhnovskaia de cette information.

49. Selon Serkov, en 1773-1774, un certain Ivan Rodde visite régulièrement la loge *Uranie* de Saint-Petersbourg et la loge *Mars* de Iassy (Moldavie), fréquentée par des militaires.

50. AVPRI, fonds. VKD (Affaires intérieures du collège), inv. 2/6, division 18, n° 3477.

pel à la charité chrétienne par des arguments politiques, dans la suivante, publiée par Pierre-Yves Beaurepaire ⁵¹, il recourt au lexique maçonnique et évoque le Grand Architecte de l'Univers à la place du Dieu Suprême. Il ne parle plus des Turcs, mais des Arabes. La religion catholique romaine remplace l'évocation de la foi chrétienne. Il n'est plus question de la pénurie, il s'agit des « possessions immenses, montant à quelque cent mille écus ». En racontant ses pérégrinations, le prince ne mentionne pas la cour de Saint-Pétersbourg ; cependant, en évoquant son appartenance aux Druses et à la confrérie de la Montagne Druse, il n'utilise que le mot « Russes ». Cela pourrait s'expliquer par l'incompétence de la personne à qui cette lettre fut dictée, ou par une autre raison.

Rue et Hôtel des deux Écus

À Messieurs les Ducs et très illustres Membres de la société et fraternité maçonnique,

Messieurs,

Le Prince Joseph Abaïssy, de la Palestine à l'honneur d'Exposer à votre illustre société, ses malheurs et sa position actuelle, Disant que pour s'être adonné à la Religion Catholique Romme [sic] et de la famille des Maronites originaires de Russe [sic], il a été persécuté par le sultan, en raison de ce qu'il ne pouvoit payer le tribut énorme auquel on l'avoit imposé ; de sorte que poursuivi par les arabes, il fut contraint de se sauver pour se soustraire à la captivité, dans laquelle il a laissé sa famille et plusieurs de ses alliés, après avoir abandonné des possessions immenses, montant à quelques cents milles Ecus.

Ce malheureux prince étant expatrié, fut contraint de parcourir toutes les Cours de l'Europe pour y obtenir des secours contre son infortune, il fut partout très bien accueilli, notamment à la Cour de Vienne, où l'Empereur lui a fait délivrer les passeports les plus honorables, sur lesquels il passa à celle de France, où leurs Majestés ont daigné lui faire également délivrer des passeports en y faisant ajouter un petit secours par M. de Montmorin mais trop foible pour non seulement continuer ses voyages, mais même pour payer sa dépense de Versailles.

De sorte que pour attendre une plus grande faveur de la Cour le Prince s'en revint à Paris, mais les différentes révolutions n'ont pu lui permettre de rien faire en sa faveur depuis quelques mois qu'il est dans cette capitale (où il est même tombé malade) malgré les promesses de plusieurs grands et Dames de considération à la Cour.

Dans cette malheureuse position et dans une extrême nécessité, le Prince Albassy se trouve contraint de recourir à la faveur et à l'humanité des très honorables frères composant, Messieurs, votre illustre assemblée, en vous

51. P.-Y. Beaurepaire, *L'Autre et le Frère*, *op. cit.*, p. 140-141. L'orthographe originale est conservée.

remettant sous les yeux, que lui même est de la fraternité de la Montagne dudit Russe [druze ?] et Maronités, dont la société ne diffère que dans quelque cérémonie et signe de celle de l'Europe, dont cependant le fond est le même et provient de la Russie. En cette qualité comme frère et infortuné, le Prince ose espérer qu'il obtiendra quelques secours proportionnés à ses besoins, qui le mettront à même de payer à son auberge où il doit et de continuer ses voyages ; en pareille circonstance il a montré un cœur, il espère en trouver un dans l'illustre assemblée de fraternité que composent Messeigneurs, pour lesquels il ne cessera d'invoquer le Grand Architecte de l'Univers.

DES MAÇONS RUSSES EN FRANCE

Grâce aux ouvrages de Beaurepaire ⁵² et de Serkov, on connaît les noms des Russes qui, durant leur séjour en France, s'inscrivent sur les listes des loges. On les voit apparaître surtout dans quatre villes : Strasbourg, où plusieurs jeunes aristocrates sont initiés durant leurs études, Paris, Lyon et Montpellier. Certains, membres de plusieurs loges, y occupent des postes importants, comme le comte Alexandre Stroganov ⁵³, d'autres conjuguent parfaitement leurs activités maçonniques et diplomatiques, surtout des jeunes employés de l'ambassade de Russie : Stepan Alekseevitch Kolytchev, conseiller d'ambassade (1774-1779) ⁵⁴, Alexandre Machkov, secrétaire, puis conseiller honoraire de légation (1780-1890) ⁵⁵, Piotr Petrovitch Doubrovski, traducteur et second secrétaire ⁵⁶. Les troisièmes visitent le temple, comme le prince Ivan Serguéévitch Bariatinski, ambassadeur de Russie à Paris (1773-1784). Le 15 février 1776 à Paris, il se rend à la loge aristocratique *La Candeur* à l'occasion de l'inauguration de son temple, accom-

-
52. J'ai utilisé la première version de son *Répertoire des francs-maçons étrangers dans les loges françaises* qui constitue le quatrième volume de sa thèse ; elle est plus complète que la liste publiée dans son ouvrage. Je tiens à remercier Pierre-Yves Beaurepaire qui m'a offert ce volume, ainsi que son livre.
53. Paris : *Les Amis Réunis* (1773, 1788), *Les Neuf Sœurs* (1778, 1783), *La Candeur* (1775, 1778, 1782) ; Bordeaux : *Directoire Écossais d'Occitanie*. Officier du Grand Orient, représentant du *Directoire Écossais d'Occitanie* auprès du Grand Orient. Il participe aux Convents des Philalèthes.
54. Paris : *La Candeur* (1775-1778, frère fondateur), *L'Égalité Parfaite et Sincère Amitié* (1775). La loge est fondée cette année 1775, parmi ses membres figurent le prince Fedor Golitsyne et le chevalier de Corberon.
55. Paris : *Catherine II* (1780), *La Réunion des Arts* (1781-1782), *La Réunion des Étrangers* (1786-1788), *Chapitre de la Réunion des Étrangers* (1789), *Les Amis Réunis* (1789-1790).
56. Paris : *Catherine II*, 1780 (cette loge, qui reçoit la constitution du Grand Orient de France le 4 septembre 1780, est inaugurée le 28 novembre 1781 ; cf. Serkov, *op. cit.*, p. 991).

pagné par son frère Fëdor Bariatinskij ⁵⁷, Stepan Kolytchev, le comte Andrei Chouvalov, un prince Golitsyne, probablement Fedor ; le prince Vassili Khovanski serait aussi présent à cette fête ⁵⁸.

Contrairement à la France, à la Pologne et à la Courlande, les loges d'adoption n'existent pas en Russie. Cela n'empêche pas les femmes russes de visiter les loges françaises et de s'intéresser aux ouvrages mystiques, qui passionnent les aristocrates françaises, surtout à la fin du siècle ⁵⁹. Le comte Alexandre Stroganov, second surveillant de la loge d'adoption *Saint-Jean de la Candeur* en 1775, frère surnuméraire en 1778, leur facilite l'accès. Le 2 février 1776, la princesse Khovanskaïa et Natalia Vladimirovna Kolytcheva, née Khitrovo, visitent cette loge et signent le registre. Le comte Aleksei Kirillovitch Razoumovski et sa femme Varvara Petrovna, née Cheremeteva (1750-1824), y viennent le 23 décembre 1777 et le 12 avril 1778, accompagnés de la princesse Sanguszko ⁶⁰. Après sa séparation avec son époux, qui la quitte en 1784 pour vivre avec une serve, la comtesse Varvara Razoumovskaïa continue sa quête spirituelle. Vassili Nikolaevitch Zinoviev raconte dans son journal que, à la fin de juin 1787 à Paris, il passe en conversations édifiantes deux journées merveilleuses avec elle ⁶¹. Ensuite, Zinoviev et les époux Kochelev s'installent pour quatre mois dans un village près de Tours ; ils y reçoivent la comtesse Razoumovskaïa qui passe une journée avec eux, et une autre fois Louis-Claude de Saint-Martin

57. Il ne figure pas dans les dictionnaires de Bakounine et de Serkov.

58. Paris : *Candeur* (1775-1778) ; selon Beaurepaire, Xovanskij [Khovanski] est membre en 1775 et 1776 ; selon Serkov, le 25 mars 1776, il est affilié suite à la recommandation du comte Stroganov ; en 1778, il reçoit le troisième grade, celui de maître.

59. Sur le développement des loges d'adoption en France, voir : P. Chevalier, *op. cit.*, t. 1, p. 200-210.

60. À ce moment, Anna Cetner (1758-1814) est mariée avec le prince Jozef Paulin Sanguszko (1740-1781). Après sa mort, elle épouse le prince Kazimiriez Nestor Sapieha et divorce en 1784 ; en troisièmes noces, elle épouse le comte Kajetan Potocki et divorce après six ans de mariage ; finalement, en 1803, elle épouse Charles Eugène, prince de Lorraine.

Le prince Kazimiriez Nestor Sapieha, grand maître du Grand Orient de Pologne (1789), est membre fondateur de la *Candeur* (décembre 1775-1782) et frère associé honoraire de la loge d'adoption *Saint-Jean de la Candeur* (1778) ; en 1775, membre des loges parisiennes *L'Égalité Parfaite*, *La Sincère Amitié* ; député et officier du Grand Orient de France.

61. « Žurnal putešestvija V. N. Zinov'eva v 1784-1778 gg. po Germanii, Italii, Francii i Anglii » [« Journal de voyage de V. N. Zinov'ev en 1784-1788 en Angleterre, Italie, France et Angleterre »], *Russkaja Starina*, 1878, t. 23 (année 9), p. 207-240, 399-440, 593-630 ; Zinov'ev en parle dans sa note du 27 juin 1787, p. 599.

qui leur consacre trois jours ⁶². Ce dernier, dans ses notes, parle beaucoup des Kochelev, se souvient de Razoumovskaïa et non pas de son mari ⁶³. Le diplomate Rodion Alekséévitch Kochelev se lie d'amitié avec Saint-Martin (c'est Zinoviev, rencontré en juin à Paris à l'église russe, qui le présente au « philosophe inconnu ») ; en 1788, il figure sur le registre de la loge parisienne *La Société Olympique* en tant que « comte Kaschaloff ⁶⁴ ». Varvarva Ivanovna Kocheleva, sœur de Sergueï Plechtcheev, produit une forte impression sur Vassili Zinoviev, qui la considère comme sa sœur spirituelle.

On peut, sans faire partie de l'ordre, fréquenter des francs-maçons et des thaumaturges, profiter de leur aide. Lors de ses voyages en Europe, Denis Fonvizine consulte le comte de Saint-Germain (en Allemagne en 1777), rencontre des maçons russes, français ⁶⁵ et plus tard, italiens ; entre autres, il croise Vassili Zinoviev à Rome en février 1785.

Évidemment, les registres maçonniques et les correspondances ne fournissent pas d'informations exhaustives. On peut être franc-maçon, venir en France avec une mission importante et n'apparaître nulle part. C'est le cas de Sergueï Ivanovitch Plechtcheev (Moscou, 1752 - Montpellier, 1802) ⁶⁶.

62. Note du 2 novembre 1787, *ibid.*, p. 600-601.

63. « Les Kacheloff [Košelev], le prince Repline [N. V. Replin], Zinoviev, la comtesse de Razoumovski, une autre princesse dont D. m'a parlé dans une de ses lettres, deux Galitzyn [Aleksej et Mixail Golicyn], M. de Maskov [A. Maškov], M. de Scavronski ambassadeur à Naples [le comte Pavel Martynovič Skawronski], M. de Voronzoff [Semen Romanovič] ambassadeur à Londres sont des principaux Russes que j'ai connus personnellement, excepté le prince Replin que je n'ai connu que par correspondance » : L.-Cl. de Saint Martin, *Mon portrait, op. cit.*, p. 129.

64. En 1786 et 1787, il est membre de la loge mère *Le Silence (La Modestie, Saint-Pétersbourg)*.

65. Selon Jacques Proust, les maçons de Strasbourg auraient pu l'adresser à leurs « frères » à Montpellier ; cf. Denis Fonvizine, *Lettres de France (1777-1778)*, éd. Henri Grosse, Jacques Proust et Piotr Zaborov, préf. de Wladimir Berelowitch, Paris, CNRS éd.-Oxford, Voltaire Foundation, 1995, p. 60, n. 28. Fonvizine a traduit de l'allemand en russe des œuvres françaises importantes pour la diffusion des idées maçonniques : *Sethos* de Jean Terrasson et *Joseph* de Paul Jérémie Bitaubé.

66. *Russkij biografičeskij slovar'* [Dictionnaire biographique russe], t. Plavil'sčikov - Primo, [1905], Moscou, Aspect Presse, 1999, p. 113-115 ; Serkov, *op. cit.*, p. 646-647.

LE VOYAGE DE PLECHTCHEEV

Le trajet

Marin professionnel, Plechtcheev voyage beaucoup. Dans sa jeunesse, entre 1765 et 1770, il navigue sur des vaisseaux anglais qu'il quitte pour rejoindre la flotte russe. On le voit s'initier à Livourne, guerroyer dans l'Archipel grec et dans le Levant. En 1775, il part avec le prince Nikolai Vassilievitch Reptine, maçon notoire, nommé ambassadeur à Constantinople, puis il examine et mesure les détroits, en préparant une expédition militaire éventuelle. En rentrant à Saint-Pétersbourg en 1776, il présente une description de la flotte turque⁶⁷. L'année suivante, il est envoyé en mission en Suède pour étudier la marine du pays. C'est à ce moment que des francs-maçons russes, mécontents de la direction d'Ivan Elaguine, entament des pourparlers avec la Grande Loge de Suède visant à l'introduction du système suédois en Russie. En 1776-1777, le prince Alexandre Borissovitch Kourakine, ami de Plechtcheev, et le prince Gavriil Petrovitch Gagarine, envoyés en mission diplomatique à Stockholm, sont reçus par le duc Charles de Sudermanie, chef de l'ordre, sont initiés dans les hauts grades et reçoivent du Grand Chapitre la constitution donnant droit d'ouvrir une Grande Loge Provinciale. En 1777, le prince Kourakine ramène la patente à Saint-Pétersbourg où, en 1778, est inauguré le Chapitre du Phénix, du système de la Stricte Observance, et, en 1779, la Grande Loge Provinciale, dirigée par le prince Gavriil Gagarine. Comme le souligne Gueorgui Vernadski, des proches amis du grand-duc Paul s'emparèrent du Système suédois⁶⁸.

Sergueï Plechtcheev fait partie de la loge *Osiris* de Saint-Pétersbourg depuis sa formation en 1776. Cette loge, transférée plus tard à Moscou, et promue au rang de loge mère, suit le système de Reichel, puis elle adopte le système suédois ; elle réunit, entre autres, N. I. Novikov, J. G. Schwarz, A. M. Koutousov, S. I. Kolytchev. Dans les années 1780, Plechtcheev est désigné pour être admis au degré théorique de l'Ordre intérieur des Rose-Croix, fondé en 1784 par Schwarz ; parmi ses « frères » figurent Novikov,

67. *Slovar' russkix pisatelej XVIII veka* [Dictionnaire des écrivains russes du XVIII^e siècle], t. 2, Saint-Pétersbourg, Nauka, 1999, p. 441-444 [article de M. P. Lepëxin].

68. G. V. Vernadskij, *Russkoe masonstvo v carstvovanie Ekateriny II* [La Franc-maçonnerie russe sous le règne de Catherine II], Petrograd, Société de l'Entreprise Typographique, 1917, p. 226-227.

V. I. Bajénov, I. V. Lopoukhine, I. V. Nesvitski, N. V. Repnine, A. M. Koutouzov, A. N. Stroganov, etc. Les martinistes de Moscou comptent sur lui pour se rapprocher du grand-duc.

En 1781-1782, le grand-duc Pavel Petrovitch et la grande-duchesse Maria Fëdorovna, accompagnés de Kourakine et de Plechtcheev, voyagent en Europe sous le nom de comte et de comtesse du Nord. À Vienne, au printemps 1782, le grand-duc, qui aurait été initié en 1776, aurait visité une loge. Après ce périple, Catherine II disgracie Kourakine et Plechtcheev et les éloigne du grand-duc (novembre 1782). Plusieurs raisons de cette défaveur sont avancées, y compris le mécontentement vis-à-vis de leur activité maçonnique qui influence le tsarévitch, et leur opposition au prince Potemkine.

On ne peut pas dire que Sergueï Plechtcheev cache au public ses pérégrinations : il publie son journal de l'expédition en Palestine (1773), traduit le voyage de lord Baltimore de Constantinople en Angleterre (éd. russe 1776 ; cet ouvrage, auquel il ajoute quelques informations pratiques, remplace son propre récit), rédige la *Description du voyage à l'étranger de Leurs Altesses Impériales le grand-duc Pavel Petrovitch et la grande-duchesse Maria Fedorovna [...] entrepris en 1781 et terminé en 1782* (1783). Mais, comme il se doit, il passe sous silence ses activités maçonniques. La baronne d'Oberkirch, amie d'enfance de Maria Fëdorovna, parle dans ses mémoires du voyage en Europe du comte et de la comtesse du Nord ; elle mentionne le prince Kourakine, mais n'évoque pas Plechtcheev qui reste dans l'ombre ⁶⁹.

En 1788, au début de la guerre contre la Turquie, menée par la Russie et l'Autriche, Sergueï Plechtcheev, rappelé à la cour du grand-duc, est envoyé en France pour préparer, semble-t-il, une nouvelle expédition de la flotte russe dans l'Archipel et en Égypte. Il laisse un bref journal de ce voyage, resté inédit, où il note avant tout ses dépenses (frais de voyages et repas), en ajoutant quelques brèves impressions, en anglais et en russe ⁷⁰. Il quitte Saint-Pétersbourg le 7 (18) juin 1788 ⁷¹ et, suivant le trajet habituel, passe

69. *Mémoires de la baronne d'Oberkirch sur la cour et la société française avant 1789*, éd. Suzanne Burkard, Paris, Mercure de France, 1989.

70. Je remercie cordialement Sergueï Kozlov qui m'a offert son édition des récits de voyage des Russes en Europe, où il résume ce texte, sans le publier en entier : S. A. Kozlov, *Russkij putešestvennik èpoxi Prosveščeniya* [*Le Voyageur russe au siècle des Lumières*], Saint-Pétersbourg, Istoričeskaja illjustracija, 2003, p. 150-152.

71. J'exprime ma profonde gratitude à Alla Zlatopol'skaja, qui a eu l'extrême gentillesse de vérifier les dates et le parcours de Pleščeev d'après son journal.

par Riga pour aller à Berlin. De Prusse, Plechtcheev se dirige en Saxe, visite Leipzig, puis, en longeant les bords du Rhin, le 26 juin [7 juillet] 1782, il arrive à Cologne. Le 30 juin (11 juillet), il apparaît à Strasbourg où il ne reste qu'un jour. Plechtcheev aurait pu se rendre à Paris, mais il ne le mentionne pas son journal ⁷². Il est à Lyon le 14 (25) juillet ; deux jours plus tard, il passe par Montpellier (16 [27] juillet), puis sans tarder il va à Toulouse (17 [28 juillet]), passe par Lourdes pour arriver le 19 (30) juillet 1788 au village de Barèges-en-Pyrénées, près de la frontière. Se rend-il en Espagne ? Dans son journal, il ne l'évoque pas. Quinze jours plus tard, il se rend à Bordeaux (4 [15] août). Le voyageur rentre par Montpellier (12 [23] août), Avignon (17 [28] août) et Grenoble (18 [29] août) où il remarque une forte agitation politique et apprend à Versailles le changement du gouvernement (les dates concordent : le 25 août 1788, le roi rappelle Necker et le nomme directeur général des finances). Par Chambéry, Plechtcheev se rend à Genève (19 [30] août), puis il va à Lausanne (20 [31] août), à Fribourg, à Berne (22 août [2 septembre]) et finalement arrive à Montbéliard le 24 (4 septembre) 1788. Ensuite, une grande lacune. La notice suivante précise : « parti de Montbéliard le 4 janvier » [1789]. Plechtcheev passe trois jours à Strasbourg (8-10 janvier), le 11, il est à Francfort, le 24 janvier, à Riga, le 18 (29) janvier 1789, il rentre à Saint-Pétersbourg.

Selon les informations fournies par Alla Zlatopolskaïa, le journal comporte deux autres versions du trajet, rédigées à la fin du manuscrit au crayon. À Bordeaux, le marin hésite. Il pense visiter deux ports, Marseille et Toulon, puis aller en Suisse et, ayant passé huit jours à Montbéliard, reprendre le chemin du retour.

La première version : Bordeaux (15-16 août), Toulouse (18 août), Montpellier (21 août), Marseille (23 août), Toulon (24 août), Chambéry (30 août), Genève (31 août), Lausanne (1^{er} septembre), Vevey (2 septembre), Berne (4 septembre), Zurich (6 septembre), Montbéliard (8 septembre), Strasbourg (15-16 septembre), Mayence (18 septembre), Francfort (19 septembre) ; de Francfort à Saint-Pétersbourg 25 jours, le 3 (14) octobre, Saint-Pétersbourg.

72. En 1777, Fonvizin se rend de Strasbourg à Montpellier pour y faire soigner sa femme, en passant par Besançon et Lyon. Il ne visite Paris qu'en 1778, en revenant du Midi. En 1789, Karamzin, apprenant à Francfort la prise de la Bastille et observant des troubles à Strasbourg, décide d'aller en Suisse et n'arrive qu'en 1790 à Paris *via* Lyon.

La seconde version présente presque le même trajet, avec quelques jours de différence : Bordeaux (15-16 août), Toulouse (18-19 août), Montpellier (23 août), Marseille (24-25 août), Toulon (26-27 août), Chambéry (30 août), Genève (28 août-4 septembre), Lausanne (5-6 septembre), Vevey (7-8 septembre), Zurich (11-13 septembre).

Finalement, Plechtcheev préfère aller directement à Montbéliard sans faire un détour par les ports. Remet-il à plus tard une mission éventuelle, confiée par la Marine ? Ensuite, quelque chose lui fait prolonger son séjour en Europe. Passe-t-il ces quatre mois à Étupes, à la cour de Montbéliard, comme le suppose Gueorgui Vernadski ? Cela semble assez improbable. Une semaine, oui, mais quatre mois... À part deux lacunes de quinze jours, Plechtcheev voyage rapidement, comme un homme qui a des buts précis.

PERSONNES À RENCONTRER

Sur la première page du manuscrit, le marin dresse une liste des personnes à rencontrer. Depuis l'ouvrage de Gueorgui Vernadski ⁷³, on mentionne ce document, en citant toujours les mêmes quatre noms, sans examiner la liste entière. La voici :

« Villarmoze
Milanez
L'abbé Rosier (à Lyon)
St Martin
Meyer
Timan (à Strasbourg)
Le duc d'Avré
Le comte de Tavac
Juliena (à Paris)
Lavater
Hotze
Un paysan (à Zurich)
Duvernois médecin du prince
Comtesse de Vargemont
La princesse Finette ⁷⁴ »

Cette liste où figurent des penseurs mystiques et des francs-maçons illustres, aussi bien que des connaissances de Pavel Petrovitch et de Maria Fëdorovna, née Sophie Dorothee Auguste

73. G. V. Vernadskij, *La Franc-maçonnerie russe*, op. cit., p. 82.

74. Bibliothèque Nationale de Russie (Saint-Pétersbourg), Manuscrits, fonds 487 (N. M. Mixajlovskij), Q392, f° 1-1vs ; l'orthographe de l'original est respectée.

Louise princesse de Wurtemberg Montbéliard, fait comprendre que le voyage de Plechtcheev avait plusieurs buts. Des missions confiées par des francs-maçons russes, aussi bien que par le grand-duc et par la grande-duchesse, pouvaient s'ajouter à une mission militaire secrète. La transcription phonétique des noms fait supposer qu'ils étaient dictés ou suggérés.

Son périple n'a rien à voir avec les grands tours éducatifs et initiatiques des jeunes nobles. Plechtcheev est plus âgé que les princes Golitsyne, Vassili Zinoviev ou Nikolai Karamzine qui effectuent leurs voyages juste avant et après lui. Il jouit d'une haute réputation après des martinistes de Moscou qui suivent la réforme lyonnaise. Les francs-maçons du cercle de Schwarz et de Novikov auraient bien voulu voir le grand-duc Paul à la tête de l'ordre ; en 1783, ils laissent vacant le poste de Grand-Maître Provincial. En 1784, le grand-duc reçoit favorablement l'architecte Vassili Bajénov qui lui apporte des ouvrages maçonniques. Ces contacts inquiètent Catherine II et, en 1785-1786, l'impératrice ridiculise dans ses comédies la franc-maçonnerie et le voyage de Cagliostro en Russie. Suite au désaveu impérial, au début de l'année 1787, le baron von Schröder proclame un *silentium* sur les travaux des grades supérieurs de l'ordre des Rose-Croix. La même année, lors de la seconde visite de Bajénov, le grand-duc ne cache pas son mécontentement. En 1788, les autorités retirent à Nikolai Novikov la possibilité de renouveler son contrat de location de l'imprimerie universitaire, expirant en 1789, et privent les maçons d'un instrument de propagande efficace. L'impératrice suit l'exemple de l'électeur de Bavière, qui en 1784 interdit la société des *Illuminés*, accusée d'avoir des visées politiques.

Elle voit d'un mauvais œil l'activité des francs-maçons russes à Berlin, où depuis 1787 A. M. Koutouzov représente les martinistes moscovites, tandis que le diplomate Magnus Maximilian Alopeus, homme de confiance du grand-duc, traite avec des maçons et diplomates prussiens depuis 1789. Ces négociations contrecarrent la politique de la cour russe alliée à l'Autriche ⁷⁵.

Cette situation politique compliquée rend doublement délicate la tâche de Sergueï Plechtcheev, surtout si, avec Vernadski, on suppose qu'il part en Europe pour établir des liens avec les « vrais

75. G. V. Vernadskij, *op. cit.*, p. 238-240. En 1788, la cour de Berlin attend le décès de Catherine II et l'avènement de Paul.

maçons », avec une autorisation tacite de Pavel Petrovitch ⁷⁶. Triplement difficile, si l'on prend en considération la crise que traverse la franc-maçonnerie française à fin des années 1780. En 1785, Franz Mesmer, qui a influencé fortement des penseurs mystiques, comme Lavater, des maçons de Strasbourg, de Paris et de Lyon, y compris Louis-Claude de Saint-Martin, Savalette de Langes et Jean-Baptiste Willermoz, est contraint de quitter le pays ⁷⁷. En 1786, Cagliostro doit partir pour l'Angleterre, après le scandale de « l'affaire du Collier » et sa détention à la Bastille. Les efforts dépensés par les Philalèthes, dirigés par Savalette de Langes, qui après leur fiasco au Convent de Wilhelmsbad de 1782 tentent de réunir les frères de tendances diverses et organisent deux Convents à Paris en 1785 et 1787, se soldent par un échec ⁷⁸. La réputation de leur concurrent principal, le Lyonnais Jean-Baptiste Willermoz, chef des *Chevaliers Bienfaisants*, est gravement altérée. Depuis 1785, il suit à la lettre les ordres de l'Agent Inconnu, visant la formation de la *Loge Éluë et Chérie de la Bienfaisance* et d'une nouvelle doctrine ; deux ans plus tard, il apprend que ces textes mystiques sont produits par une psychographe Marie Louise de Monspey, sœur d'un maçon, qui écrit dans son sommeil. Depuis 1784, Willermoz et Jean-Jacques François Millanois considèrent comme des révélations les paroles d'une autre somnambule, Gilberte Rochette ; en 1787, ils comprennent que ce n'est qu'une petite aventurière. Le 10 décembre 1788, Willermoz convoque une réunion générale de la *Loge Éluë et Chérie de la Bienfaisance* pour exposer ses doutes et avouer que la faiblesse humaine entrave la marche de la grâce ⁷⁹. D'autres sont désabusés avant lui, comme Saint-Martin ou un des chefs de la franc-maçonnerie strasbourgeoise, le banquier Bernard de Turckheim, qui après avoir été initié à Lyon aux mystères de l'Agent Inconnu, provoque en 1787 la rupture entre Strasbourg et Lyon.

76. *Ibid.*, p. 80-82, 239 ; Ja. L. Barskov, *Perepiska moskovskix masonov XVIII veka, 1780-1792* [La Correspondance des francs-maçons de Moscou du XVIII^e siècle, 1780-1792], Petrograd, Éditions de la Section de la langue russe et des belles-lettres de l'Académie des Sciences, 1915, p. 38.

77. Cf. Robert Darnton, *La Fin des Lumières. Le mesmérisme et la Révolution*, Perrin, 1984.

78. Charles Porset, *Les Philalèthes et les Convents de Paris : Une politique de la folie*, Paris, Champion, 1996.

79. Alice Joly, *Un Mystique lyonnais et les secrets de la franc-maçonnerie : Jean-Baptiste Willermoz, 1730-1824*, éd. Antoine Faivre, Paris, Demeter, 1986 ; René Le Forestier, *La Franc-maçonnerie templière et occultiste aux XVIII^e et XIX^e siècles*, éd. Antoine Faivre, Paris, La Table d'Émeraude, 1987.

Il semble que Sergueï Plechtcheev, en établissant sa liste, ou plutôt son trajet spirituel qui comprend trois centres maçonniques français, la visite des mystiques suisses et la cour de Montbéliard, pense rencontrer des gens qui partagent les mêmes opinions. Savalette de Langes n'apparaît pas sur sa liste, car les martinistes de Moscou suivent la doctrine des disciples de Martinès de Pasqually, Willermoz et Saint-Martin. Or, le séjour en France révèle au voyageur l'existence d'un schisme profond.

Examinons de près les noms qui figurent sur la liste. Sergueï Plechtcheev commence par Jean-Baptiste Willermoz, puis il cite Jean-Jacques François Millanois (ou Milanais, Le Milanois, Milanès ; 1740-1793). Cet imprimeur, libraire, avocat au présidial de Lyon, est un maçon mystique très actif, ami de Willermoz, membre des loges lyonnaises *La Parfaite Réunion* (1770-1775), *La Bienfaisance* (1781) et du *Directoire Écossais d'Auvergne*, Grand Profès (1781) et *Chevalier bienfaisant* sous le nom de *Jacobus a quatuor Palis*. Avec Willermoz, Millanois fait partie de la première « phalange » des élus, désigné l'Agent Inconnu en 1785. Il magnétise beaucoup avec lui. Savalette de Lange le contacte pour une fusion entre les *Chevaliers bienfaisants* et les Philalètes, à laquelle s'oppose Willermoz. Mais au moment de l'arrivée de Plechtcheev, Millanois perd sa foi mystique et se tourne vers le rationalisme ; député du bailliage de Lyon aux États généraux, il deviendra patriote pendant la Révolution avant de s'opposer aux Jacobins. Lieutenant colonel de l'armée lyonnaise pendant l'insurrection de 1793, il sera fusillé.

Le troisième Lyonnais, l'abbé Jean-Baptiste Rozier (1734-1793), prieur chevalier de l'église de Lyon, est agronome et botaniste, directeur de l'école vétérinaire de Lyon, membre de l'Académie Royale des Sciences, Beaux-Arts et Belles-Lettres de Lyon, des Académies de Villefranche, Dijon et Marseille, des Bureaux d'agriculture de Lyon, Limoges et Orléans, membre correspondant de la Société de physique et de botanique de Florence et de la Société d'économie de Rome. Initié par la loge *Les Amis Réunis* de l'Orient de Lyon (1774-1778), il est membre des loges lyonnaises *La Parfaite Amitié*, *La Parfaite Union* et *La Sagesse*, ainsi que député et Officier du Grand Orient (1773) ; les Philalètes l'invitent à leur Convent. Il périt lors d'un bombardement au début du siège de la ville, juste avant Millanois.

La liste ne comporte pas de dirigeants de la maçonnerie strasbourgeoise, notamment les membres de la famille Turkheim ou Frédéric Rodolphe Zaltzmann. Elle se limite à Saint-Martin qui, en

avril 1788, quitte Lyon pour Strasbourg où il rédigera ses ouvrages les plus importants, et à ses deux amis qui sont, par ailleurs, sujets de l'Empire de Russie.

Le théosophe Daniel Christian von Meyer (†1824) exerce la profession de précepteur et devient major au service de la Russie ⁸⁰. Affilié à l'Orient de Paris, il est membre de la loge des Philalèthes *Les Amis réunis* (1781-1788) et du Chapitre des *Amis réunis* (1788), dignitaire de la *Stricte Observance* et du *Collège des Grands Profès* de Strasbourg ; selon Beaurepaire, il aurait été membre des *Illuminés* de Bavière. Invité au Convent de Philalèthes, Meyer reste sceptique à l'idée de l'union ⁸¹.

Franc-maçon ésotérique, Karl Friedrich Tiemann von Berend (1743-1802), d'origine saxonne, précepteur de profession, prépare ses élèves à leur future initiation. Avec le jeune comte livonien Gothard Andreas von Manteuffel, il voyage plusieurs années en Europe, visitant des alchimistes, des maçons notoires et des mystiques, y compris Kaspar Lavater en 1777 à Zurich ; à la fin de ce pèlerinage, le jeune homme entre dans l'ordre. Entrant au service de Russie, en 1780, Tiemann reçoit le grade de major, pour devenir ensuite, en 1783, aide de camp du prince Potemkine. En 1784, il accompagne en Italie et en France le fils naturel de Catherine II, Alekseï Grigorievitch Bobrinski ⁸². En décembre 1784 à Lyon, Tiemann présente Bobrinski à Willermoz et à Millanois, se rend avec lui à plusieurs séances de magnétisme et de somnambulisme. Par ailleurs, Alekseï Bobrinski rencontre à Lyon les francs-maçons Vassili Zinoviev, Johann Vukassovitch et Ivan Fedorovitch Nesvitski ; ce dernier, comme les compagnons de voyage de Bobrinski, les frères Alekseï Vassilievitch et Sergueï Vassilievitch Chkourine, est affilié à la loge franco-russe de Montpellier, *La réunion des Élus du Nord* ⁸³. Accompagné de Nicolas-Gabriel Leclerc, ancien médecin du grand-duc Pavel Petrovitch et du Corps des Cadets à Saint-Pétersbourg, auteur de l'*Histoire de la Russie* (1783-1785), le fils de Catherine II visite le comte de Cagliostro ; l'illustre thaumaturge le prie de transmettre ses hommages à

80. Il ne figure pas dans les dictionnaires de Tatiana Bakounine et de Serkov.

81. P.-Y. Beaurepaire, *L'Autre et le Frère*, p. 421, 447, 436, 438, 530 ; *Dictionnaire de la Franc-maçonnerie*, op. cit., p. 810.

82. Cf. le *Journal* de A. G. Bobrinskij, 1779-1786 in S. A. Kozlov, *Le Voyageur russe*, p. 356-447.

83. Selon Serkov, en Italie, Tiemann se brouille avec Bobrinskij et les frères Škurin et s'en sépare à Naples. D'après de journal de Bobrinskij, ils se retrouvent à Lyon (S. A. Kozlov, op. cit., p. 422).

Potemkine et à Elaguine ⁸⁴. Quelques années plus tard, comme nous l'avons vu, Tiemann von Berend voyage avec Alexei Golitsyne et Saint-Martin en Angleterre et en Italie et se lie d'amitié avec Vassili Zinoviev.

Tout le monde l'apprécie ; selon les dossiers des Philalèthes, « il est plein de connaissances, possède outre le grec, le latin et un peu l'hébreu presque toutes les langues de l'Europe ⁸⁵ ». Tiemann fréquente Kaspar Lavater et la duchesse de Wurtemberg, très versée dans l'occultisme, ainsi que les *Illuminés* d'Avignon et les émules lyonnais ⁸⁶. Comme Meyer, il fait partie de la loge parisienne *Les Amis Réunis* (1780-1785) et du Chapitre des *Amis Réunis* (1788), participe aux convents des Philalèthes. *Eques a Corde* dans la Stricte Observance, Élu Cohen, il fut affilé à la loge *La Bienfaisance* à Lyon en 1787 et à la loge *Candeur* de Strasbourg. Il jouit de la protection du prince Nikolai Reprine, devient son aide de camp et, à la fin du siècle, habite chez lui.

Selon Gueorgui Vernadski, dans ces années, Tiemann von Berend représente en France le cercle des francs-maçons de l'entourage du grand-duc Paul, comme Alekseï Mikhaïlovitch Koutouzov le fait à Berlin. Sergueï Plechtcheev ne pouvait pas l'éviter.

À Paris comme dans d'autres villes, le voyageur russe veut rencontrer trois personnes. La plus importante est évidemment Joseph Anne Auguste Maximilien duc de Croÿ d'Havré (1744-1839), colonel (1767), puis maréchal de camp (1784). En 1776, Willermoz offre à ce jeune seigneur, prince du Saint-Empire, le poste de Grand-Maître Provincial ⁸⁷. Sa candidature, proposée en 1780, est approuvée par Ferdinand de Brunswick. Mais le duc de Croÿ d'Havré ne daigne pas se déplacer à Lyon et se fait initier par correspondance, puis reçoit le nom d'Ordre *Augustus a Portu Optato*. En 1781, poussé par Willermoz, il est élu Grand Prieur de France ; membre de la loge *La Bienfaisance* sous Directoire Écossais (1781-1788), député au Grand Orient. Au début, il s'intéresse à ses fonc-

84. S. A. Kozlov, *Op. cit.*, p. 421-423. En 1785, à Paris, Bobrinskij fréquente Maškov, Kolyčev et Dubrovskij. Chez ce dernier, il consulte un livre français sur la magie ; il s'intéresse à l'astrologie, aux sciences occultes et aux sorciers, ce qui ne l'empêche pas de se lier avec des aventuriers français, d'entretenir une fille de joie, de perdre des sommes énormes au jeu et de se cribler de dettes.

85. Ch. Porset, *op. cit.*, p. 659.

86. En 1781, Savalette de Langes le recommande à Willermoz en disant qu'il était son « double frère » : cf. Ch. Porset, *op. cit.*, p. 612.

87. *Dictionnaire de la Franc-maçonnerie, op. cit.*, p. 329-330 (art. de Charles Porset).

tions, correspond entre 1781 et 1784 avec les chanceliers de la province d'Auvergne Willermoz et Le Millanois, suivant leurs conseils. Il ne se rend pas au Convent de Wilhelmsbad en 1782, bien qu'il soit élu député de la Province d'Auvergne. En 1783, le duc s'oppose à la réunion des loges parisiennes *La Bienfaisance* et *Les Amis Réunis*, proposée par Savalette de Langes, car la seconde pouvait englober la première. En 1785, il est désigné par l'Agent Inconnu, mais ne se rend pas à Lyon. Le 18 février 1788, il démissionne. Plechtcheev ignore la nouvelle qui ne sera rendue publique que le 28 janvier 1789, mais cette rencontre ne pouvait que le décevoir.

Tout comme la rencontre suivante. Il semblerait que, par le nom du comte de Tavec, le voyageur désigne Charles Dominique Sulpice de Saulx, vicomte de Tavannes (1751-1794), colonel (1774), mestre de camp de Cavalerie (1782), puis maréchal de camp (1790). Député au Grand Orient, il est, comme Tiemann, membre des loges rivales *Les Amis Réunis* (1773-1789) et *La Bienfaisance* sous Directoire Écossais (1781-1789) ; comme lui, il est invité au convent des Philalèthes et est choisi en avril 1785 par l'Agent Inconnu pour faire partie de la *Loge Éluë et Chérie de la Bienfaisance*.

Le vicomte de Tavannes aurait pu servir d'excellent intermédiaire à Plechtcheev, s'il ne souffrait pas de dépression nerveuse. Saint-Martin écrit à Willermoz (Paris, le 8 mai 1781) que depuis la perte de sa femme, le frère de Tavannes est affecté d'une « maladie des nerfs » qui lui ôte ses facultés morales et qu'il se plaint de tout le monde ⁸⁸.

À côté de ces deux seigneurs parisiens, officiers du Grand Orient, figure d'une manière assez étonnante un Lyonnais, « frère » de Juliéna, lieutenant aux gardes, membre de la loge *La Bienfaisance* de Lyon en 1785 ⁸⁹. Il connaît parfaitement Willermoz et Saint-Martin, ainsi que Mikhali Golitsyne et Vassili Zinoviev, membres de la même loge. En juin 1785, il n'était pas désigné par l'Agent Inconnu ; l'aurait-il été plus tard ? La veille de son départ pour Lyon, afin d'y être reçu à la *Loge Éluë et Chérie de la Bienfaisance*, Saint-Martin écrit à Willermoz (Paris, le 30 juin 1785) qu'il part « avec l'ami Julienas », qu'il est « instruit des recherches que nous faisons ici et cela par des voies indirectes »

88. Papus [Gérard Encausse], *L'Illuminisme en France, 1771-1803*, Louis Claude de Saint-Martin, Paris, Chacornac, 1902, p. 155-156.

89. R. Le Forestier, *La Franc-maçonnerie templière*, t. 2, p. 763.

(recherche infructueuse d'un livre indiqué par l'Agent Inconnu) et qu'il a « cru pouvoir en convenir avec lui sans le mettre au fait du grand objet ⁹⁰ ».

Ensuite, Plechtcheev évoque des Zurichois. Bien que Johann Kaspar Lavater soit passionné par le magnétisme et le somnambulisme et pratique des cures, qu'il lise attentivement Saint-Martin, que les *Illuminés* de Bavière, étudiant avec soin sa physiognomonie, lui proposent de les rejoindre ⁹¹, que les Philalèthes l'invitent à leur Convent, il refuse d'entrer dans l'ordre. Contrairement à son frère. Diethelm Lavater (1743-1827) dirige la maçonnerie suisse. Initié à Leipzig en 1765, Diethelm, à son retour à Zurich en 1772, s'affilie à la loge *La Discrétion* ; après avoir adhéré au système du Rite Écossais Rectifié, il devient *Grand Prieur du Grand Prieuré* de Suisse. À la fin des années 1780, il s'éloigne des travaux maçonniques. Plechtcheev veut probablement voir Johann Kaspar Lavater qu'il a visité en 1782, en accompagnant le comte et la comtesse du Nord. Cette rencontre marque profondément le grand-duc et son épouse. « O ce bon ami m'a rendu à moi-même », aurait dit Pavel Petrovitch à Maria Fedorovna qui correspond avec Lavater entre 1782 et 1801 ⁹².

La famille Hotze (ou Hotz) maintient des relations avec les Russes aussi bien qu'avec Lavater, avec Gessner et Pestalozzi, leurs parents. Le militaire David van Hotze (1740-1799) quittant Richterswil, son village natal près de Zurich, sert plusieurs pays : enseigne, lieutenant, puis capitaine de cavalerie au service de Wurtemberg (1758-1765), major en Russie entre 1768 et 1776, il se distingue lors de la guerre contre la Turquie. En s'engageant en Autriche en 1778, il monte en grade, il est promu colonel (1786), major général (1793), feld-maréchal lieutenant (1796), et modifie son nom en recevant un titre : il devient Friedrich baron von Hotze. Il est honoré de la croix de chevalier (1793) et de la croix de commandeur (1797) de l'ordre de Marie-Thérèse. Lors de la campagne contre la France révolutionnaire, il est tué près du lieu de sa naissance ⁹³.

90. Papus, *op. cit.*, p. 187.

91. Anne-Marie Jaton, *Jean Gaspard Lavater*, Lucerne et Lausanne, R. Coeckelberghs, 1988.

92. *Correspondance inédite de Lavater avec l'Impératrice de Russie sur l'avenir de l'âme*. Traduit de l'allemand, Paris, Librairie spirituelle, 1876 ; Edmund Heier, *Studies on Johann Caspar Lavater (1741-1801) in Russia*, Bern, etc., Peter Lang, 1991 ; Ju. M. Lotman, *Karamzin*, Saint-Pétersbourg, Iskustvo, 1997, p. 84-87.

93. *Dictionnaire historique de la Suisse* (notice de Katja Hürlimann), www.his-dhs-dss.ch.

Son père Johann Hotz, paysan, exerçait la médecine et la chirurgie. Le frère du général, Johannes Hotz (Hotze ; 1734-1801), après avoir étudié la médecine à Leipzig et à Tübingen (1758), devient un des premiers médecins diplômés de la campagne zurichoise. Il soigne des patients atteints de mélancolie et jouit d'une renommée internationale. Des personnes éminentes le visitent dans son village de Richterswil, y compris Goethe en 1775 et 1779 (la seconde fois, le duc Charles de Weimar accompagne l'écrivain et invite le médecin à sa cour). Johannes Hotz reçoit des lettres des cours de Vienne, de Saint-Pétersbourg et de Londres, des chancelleries de princes allemands, italiens et français. Ami intime de Johann Kaspar Lavater, le médecin entretient avec lui une correspondance régulière depuis 1768, où entre autres sujets, ils parlent de Cagliostro, de Mesmer et du mesmérisme, du prêtre catholique suisse Jean-Joseph Gassner qui guérit au nom de Jésus ⁹⁴. Il est probable que la mention « un paysan » renvoie aussi à la famille Hotze.

Les trois derniers noms sont liés à la cour de Montbéliard. Georges David Duvernoy est le premier médecin du prince de Wurtemberg. Son père Jean Georges Duvernois (1691-1759) était membre de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, professeur à la chaire d'anatomie et de zoologie (1725-1746).

Parlant de Montbéliard dans ses mémoires, la baronne d'Oberkirch évoque un Duvernoy qui donne des leçons à sa fille. Par ailleurs, elle se moque des postures romanesques de Mlle de Domsdorf qui, après 1786, épouse le vicomte de Wargemont, capitaine dans le régiment Royal-Étranger, en garnison à Belfort ⁹⁵. Après la Révolution, les époux émigrent en Russie, où en avril 1797 le vicomte Le Fournier de Wargemont est promu chambellan actuel à la cour de Paul I^{er} ⁹⁶. Plus tard, il demande sa radiation de la liste des émigrés. Selon le prince de Ligne, son épouse s'appelait Sophie ⁹⁷.

Si la liste des Français est dictée par des francs-maçons, les noms des Zurichois et des habitants de Montbéliard sont sûrement

94. *Dictionnaire historique de la Suisse* (notice de Christoph Mörgeli), www.his-dhs-dss.ch.

95. *Mémoires de la baronne d'Oberkirch*, *op. cit.*, p. 283, 376-377 ; « Il y avait dans l'extérieur noble, élégant de Mlle de Domsdorf, toute étoffe nécessaire à une héroïne en six volumes », p. 438.

96. *Priloženie k kamer-fur'erskomu žurnalu* [*Supplément au journal de la Cour*], 1797, p. 53 (information de V. Rjéoutski).

97. « Impromptu pour M. et Mme de Vargémont qui s'appelle aussi Sophie... », in Charles Joseph de Ligne, *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales*, À mon Refuge près de Vienne et se vend à Dresde chez les Frères Walther, 1801, t. XXI, p. 163.

suggérés par Pavel Petrovitch et surtout par Maria Fëdorovna. Cela pourrait signifier que « la princesse Finette », personnage des contes de fées, de *L'Adroite princesse ou les Aventures de Finette* de Marie-Jeanne L'Héritier de Villandon et de *Finette Cendron* de Madame d'Aulnoy, serait aussi une bonne connaissance de la grande-duchesse, ou tout simplement sa mère, Frédérique Dorothee Sophie duchesse de Wurtemberg, née margrave de Brandebourg-Schwedt (1736-1798), qui épouse en 1753 Frédéric II Eugène de Wurtemberg (1732-1797), duc régnant depuis 1795.

Contrairement à d'autres princes de Wurtemberg, Frédéric Eugène n'est pas franc-maçon ; mais la princesse est fascinée par les doctrines mystiques. Louis-Claude de Saint-Martin raconte :

En 1788, j'allai avec un très digne ami à moi, M. de Kacheloff [Kochelev], à Montbéliard, chez Mme la duchesse de Wurtemberg que j'avais connue précédemment à Paris. Elle nous traita comme elle avait traité le grand-duc de Russie, son gendre. Pendant les deux jours que nous y fûmes, on ne cessa de nous fêter. Je me rappellerai toute ma vie le déjeuner que nous fîmes tous les trois dans la grotte, au château d'Étupes. J'y éprouvais un sentiment si pur, et un attendrissement si vif que je ne pus m'empêcher de pleurer. Comme on ne peut approcher les grandeurs royales sans être titré, la duchesse me faisait comte toutes les fois qu'elle me parlait ; alors, je disais gaiement à mon compagnon de voyage : *Il faut sûrement que nous soyons quelques empereurs déguisés, à la manière dont on nous traite.*

LES ILLUMINÉS D'AVIGNON

Il faut croire que Sergueï Plechtcheev, lui aussi, est bien reçu au château d'Étupes. Cela ne l'empêche pas de chercher de nouveaux maîtres spirituels. Nous avons vu la discorde régner entre les loges parisiennes, strasbourgeoises et lyonnaises, la doctrine de Willermoz tomber en discrédit.

De nouveaux courants mystiques s'imposent. Le 11 novembre 1788 à Avignon, Sergueï Plechtcheev adhère à la fraternité *Le Nouvel Israël*, fondée en 1787 par le comte polonais Tadeusz Grabianka (Grabienka, Grabianko ; 1740-1807) ⁹⁸.

98. M. Longinov, « Odin iz magikov XVIII v. », [« Un magicien du XVIII^e siècle »], *Russkij vestnik*, 1860, t. 28, nov., n° 2, p. 579-603 ; *Russkij Arxiv*, 1890, n° 1, p. 66-68 ; A. P. Pypin, *Russkoe masonstvo XVIII i pervaja četvert' XIX v.*, [La Franc-maçonnerie russe au XVIII^e siècle et dans le premier quart du XIX^e], Petrograd, Ogni, 1916, p. 368-380 ; G. V. Vernadskij, *op. cit.*, p. 80-83 ; M. L. Danilewicz, « "The King of New Israël" : Thaddeus Grabianka (1740-1807) », *Oxford Slavonic Papers*, New Series, vol. 1, 1968, p. 49-73 ; A. Stroev, *Les Aventuriers des Lumières*, *op. cit.*, p. 329-330.

Dans les années 1770, le comte Grabianka s'initie à Paris aux sciences occultes et s'affilie aux diverses loges. En 1779 à Berlin ⁹⁹, il entre dans l'ordre des *Illuminés*, animé par dom Antoine Joseph Pernety (Pernetty ; 1716-1796), bibliothécaire du roi de Prusse. En 1785, la fraternité s'installe à Avignon : Pernety, accompagné de quelques fidèles, arrive à la fin de 1784, Grabianka, en 1785. Dom Pernety, alchimiste mystique et traducteur de Swedenborg, chercheur de la pierre philosophale, aurait été élu pour annoncer aux hommes le Royaume de Dieu. Des ruines et des catastrophes allaient naître mille ans de bonheur, réservés aux seuls fidèles. La Jérusalem nouvelle devait s'élever dans le midi de la France, sur le bord d'un fleuve. À la veille de la Révolution, l'ordre, ou si l'on veut, la secte des *Illuminés d'Avignon*, est à son apogée et fait accourir de toutes les contrées d'Europe des curieux avides de nouveautés et de miracles ¹⁰⁰.

En mars 1787, les Philalèthes évoquent la propagation de la doctrine de Swedenborg en Europe, développée au moyen des procédés mesmériens et citent avec respect l'activité d'un de ses adeptes, Tadeusz Grabianka, résidant à Avignon, « intéressant par son zèle et lumières ». Savalette de Langes qui correspond avec le comte, propose de lui envoyer des circulaires des Philalèthes ; selon lui, tout « annonce une prochaine réunion et une manifestation presque publique d'une nouvelle doctrine ¹⁰¹ ».

En 1787, Tadeusz Grabianka, comme promis, fonde sa propre fraternité mystique, le *Nouvel Israël*, et se fait considérer comme Roi d'Israël par ses fidèles. Conformément à la doctrine de Pernety, il prédit la fin du monde ; seuls ses adeptes qui forment le *Peuple de Dieu*, seront sauvés. Le comte réunit des projets mystiques et politiques : il parle de son futur avènement au trône polonais et de la ruine de la Russie (peut-être sans trop développer cette dernière idée devant des adeptes russes). Souverain, il détruirait la Sublime Porte, conquerrait l'Asie et une partie de l'Afrique ; Jérusalem serait la capitale de son État ¹⁰². Il n'est pas impossible que Serguei Plechtcheev découvre en Tadeusz Grabianka un interlocuteur susceptible d'unir les deux buts de sa mission, militaire et maçonnique.

99. Le *Dictionnaire* de Serkov donne la date précise : le 20 avril 1779.

100. A. Joli, *op. cit.*, p. 278-279 ; Joanny Bricaud, *Les Illuminés d'Avignon : Étude sur Dom Pernety et son groupe* [1927], Paris, SEPP, 1995 ; *Dictionnaire des Francs-maçons*, p. 919-924,

101. Ch. Porset, *op. cit.*, p. 504-506.

102. A. P. Pypin, *op. cit.*, p. 368-380 ; G. V. Vernadskij, *op. cit.*, p. 80-83.

Dans les années 1786-1787, Grabianka se rend en Angleterre, où il tisse des relations avec des disciples de Swedenborg, et en Italie ¹⁰³. Tiemann, Willermoz et Saint-Martin tiennent le comte polonais en haute estime. La princesse de Wurtemberg correspond avec lui ¹⁰⁴. Le chevalier de Corberon, après avoir cherché des lumières auprès de Melissino et Cagliostro, se passionne pour les théories de Swedenborg et des *Illuminés* d'Avignon. En février 1787, à Paris, à la loge *Harmonie*, fondée sous la férule de Mesmer, il fait connaissance avec Tadeusz Grabianka et entre en correspondance avec lui. Mais ce n'est qu'en 1789 qu'il décide de venir chercher les « sublimes vérités » des *Illuminés* et n'arrive à Avignon avec sa femme qu'en 1790, où il sera arrêté en 1793, tout comme dom Pernety ¹⁰⁵.

Il semble qu'à la même époque une bonne connaissance de Plechtcheev, le prince Nikolai Repnine, membre du même cercle des martinistes, adhère à la doctrine des *Illuminés* ¹⁰⁶. Néanmoins, on ignore la date exacte de son adhésion. Pypine indique la même année 1788, ce qui est carrément impossible ¹⁰⁷. Cela pourrait se passer en 1784-1785, quand Repnine voyage en Italie, car ensuite, le prince reste en Russie, combat les Turcs durant la guerre de 1787-1791, remplit des fonctions administratives importantes et ne se rend qu'en 1798 à Berlin avec une mission diplomatique. Cependant, Repnine aurait pu entrer en correspondance avec les *Illuminés*, sans les visiter, tout comme avec Saint-Martin. Même si l'initiation de Repnine précède celle de Plechtcheev, lui en parle-t-il avant son voyage ? L'absence des noms de Pernety et de

103. Le comte suit les instructions d'un jardinier romain, Ottavio Capelli, considéré comme prophète, Homme-Roi, à qui apparaît l'archange Raphaël. Plus tard, en 1791, arrêté par l'ordre du Saint-Office, Cappelli se rétracte.

104. J'ignore si leur correspondance commence avant ou après l'initiation de Pleščeev. En 1792, le prince et la princesse de Wurtemberg viennent à Avignon (M. L. Danilewicz, *op. cit.*, p. 68) ; on a trouvé une lettre de Grabianka à la princesse, envoyée d'Avignon en 1798 (A. P. Pypin, *op. cit.*, p. 371).

105. *Un diplomate français à la cour de Catherine II. 1775-1780. Journal intime du chevalier de Corberon*, Paris, Plon, 1901, t. 1, p. LXV-LXVI ; J. Bricaud, *Les Illuminés d'Avignon*, p. 101-114.

106. A. P. Pypin, *op. cit.*, p. 369, 374.

107. Pypin signale que Petr Ivanovič Ozerov-Deržavin aurait été affilié à la même date. Vernadskij estime que les amis de Pleščeev, les frères Alexandr Alekseevič et Mixail Alekseevič Lenivcev, entrent aussi au *Nouvel Israël* à ce moment (*op. cit.*, p. 82), mais il ne fournit pas de preuves. Dans son *Dictionnaire*, Serkov ne confirme pas ce fait, mais évoque dans un article les contacts de la fin des années 1780 de A. A. Lenivcev et de N. V. Repnin avec le *Nouvel Israël* d'Avignon (A. I. Serkov, « Rossijskoe masonstvo. Čast' pervaja. Vosemnadcatyj vek » [« La franc-maçonnerie russe. Première partie. Dix-huitième siècle »], *Zvezda*, 2000, n° 8, p. 188.

Grabianka sur la liste peut signifier que Plechtcheev ne découvre leur doctrine qu'en venant en France.

Quel est le bilan du voyage de Plechtcheev ? Les *Illuminés d'Avignon* mis à part, il rencontre à peu près les mêmes personnes que d'autres francs-maçons russes. Juste avant lui, entre 1784 et 1788, Vassili Zinoviev passe plusieurs mois à Lyon, s'affilie à la loge la *Bienfaisance*, s'imprègne de l'enseignement de Willermoz et de Milanois, fréquente Saint-Martin et Tiemann. Prenant le chemin du retour, il rencontre en Suisse les époux Kochelev et rend en leur compagnie une courte visite à Lavater à Zurich ¹⁰⁸. Cependant, Plechtcheev ne signe pas les registres des loges, et les « frères » français, y compris Saint-Martin, ne le mentionnent pas.

En rentrant en Russie, le marin monte en grade : en avril 1789, il est promu capitaine avec le rang de général-major ¹⁰⁹. Est-ce la récompense de sa mission militaire ou une promotion due à l'ancienneté ? Que donnent ses rencontres avec les maîtres spirituels européens ? On a peu d'éléments pour en juger. Même si Plechtcheev remplit la mission maçonnique qui lui avait été confiée, le changement de la situation en Russie rend caducs les résultats de ses pourparlers.

Selon les *Observations* sur la société du *Nouvel Israël*, rédigées probablement par Ossip Alekseevitch Pozdeev, Repnine et Plechtcheev abandonnent vite leurs correspondances avec les *Illuminés d'Avignon* ¹¹⁰. Mais les deux sont décédés au moment de la rédaction de ces *Observations*, hostiles au comte Grabianka. Il est très probable que les persécutions qui frappent les francs-maçons russes obligent Plechtcheev à être prudent. Il sait bien que la correspondance avec l'étranger peut être interceptée et copiée par la poste, comme c'est le cas de la correspondance de Koutouzov ; surtout avec la France après la Révolution.

Rappelons qu'en mars 1790, Catherine II demande au prince A. A. Prozorovski, gouverneur général de Moscou, de surveiller secrètement les francs-maçons de la ville. Ensuite, elle ordonne au général Piotr Melissino de fermer sa loge à Saint-Pétersbourg. La même année, Plechtcheev, qui doit apaiser les relations entre la

108. V. N. Zinov'ev, *op. cit.*, p. 626.

109. M. P. Lepëxin suppose que c'est Pleščeev qui suggéra à Novikov d'imprimer en 1789 la traduction de *A History of the revolt of Ali Bey against the Ottoman Porte* de Sauveur Lusignan (Londres, 1783), traduction effectuée par A. A. Alekseev.

110. A. P. Pypin, *op. cit.*, p. 374 ; G. V. Vernadskij, *op. cit.*, p. 83. T. Bakounine écrit que dès son retour en Russie, Pleščeev cesse toutes relations avec la fraternité et la quitte en 1790 (*op. cit.*, p. 407).

grande-duchesse, le grand-duc et sa favorite E. I. Nelidova, tombe en disgrâce auprès de Pavel Petrovitch, comme en témoigne Vassili Zinoviev dans son journal ¹¹¹. Depuis le mois d'octobre 1792, l'impératrice voit d'un mauvais œil le marin, car le comte Fëdor Vassilievitch Rostoptchine lui décrit Sergueï Plechtcheev comme un agent des martinistes auprès de l'héritier du trône.

Au début de 1791, le comte A. A. Bezborodko et N. L. Arkharov arrivent à Moscou pour enquêter sur les martinistes. Le gouvernement fait fermer la *Compagnie typographique* de Nikolai Novikov. En 1791 ou 1792, la troisième et dernière rencontre de Vassili Bajénov avec le grand-duc tourne mal. En février 1792, M. I. Nevzorov et V. Ia. Kolokolnikov, envoyés pour étudier à l'étranger par les francs-maçons en 1788, sont arrêtés à leur retour ; bouleversés par l'enquête et des interrogatoires cruels, ils perdent la raison. En mars 1792, à Stockholm, le roi de Suède Gustave III est assassiné. À Saint-Petersbourg, on cherche un agent secret français, Basseville, qui serait envoyé pour tuer l'impératrice. En avril 1792, Novikov est arrêté ; les enquêteurs, suivant les instructions de Catherine II, le questionnent sur ses relations avec Plechtcheev et Reptine, sur les liens entre les martinistes et la cour de Berlin. On l'accuse d'attirer le grand-duc dans l'ordre.

En 1794, le comte F. V. Rostoptchine, conformément aux désirs de Catherine II, fait courir des bruits diffamatoires sur les rapports entre Sergueï Plechtcheev et la grande-duchesse Maria Fëdorovna ¹¹² ; Plechtcheev quitte la cour et s'installe à Moscou ; il n'est rappelé qu'en 1796.

Il semble que, dans cette situation, Plechtcheev n'a pas d'autre choix que de taire les résultats de ses pourparlers menés en France, diminuer l'importance de son initiation à la doctrine des *Illuminés*. Pourtant, quand, en 1805, le comte Grabianka arrive à Saint-Petersbourg avec ses adeptes, il est accueilli par la veuve de Plechtcheev, Natalia Fëdorovna, et par ses amis Piotr Ozerov-Deribine, Rodion Kochelev, Alexandre et Mikhaïl Lenivtsev, etc.

Peut-on conclure que les voyages examinés se sont tous soldés par un échec ? Même si les résultats pratiques n'ont pas été toujours satisfaisants, on peut avoir un autre point de vue sur la question, comparable à celui du baron Karl Heinrich von Gleichen. Ce diplomate danois d'origine allemande et franc-maçon notoire, qui fré-

111. Note du 8 (19) octobre 1790 ; cf. V. N. Zinov'ev, *op. cit.*, p. 608.

112. M. P. Lepëxin, *art. cit.*, p. 443-444.

quentait tous les mystiques célèbres, parle dans ses mémoires des jouissances d'une quête perpétuelle :

Le penchant pour le merveilleux inné à tous les hommes en général, mon goût particulier pour les impossibilités, l'inquiétude de mon scepticisme habituel, mon mépris pour ce que nous savons et mon respect pour ce que nous ignorons, voilà les motifs qui m'ont engagé à voyager durant une grande partie de ma vie dans les espaces imaginaires. Aucun de mes voyages ne m'a fait autant de plaisir [...]. Bien persuadé qu'on ne peut être constamment heureux qu'en poursuivant de près un bonheur, qui s'échappe sans cesse, sans jamais se laisser atteindre, je suis moins fâché de n'avoir rien trouvé de ce que je cherchais, que de ne plus savoir où aller et de n'avoir plus ni conducteur, ni compagnon de voyage. Je suis seul, sédentaire dans les châteaux d'Espagne... ¹¹³

Université de Paris III Sorbonne Nouvelle

113. *Souvenirs de Charles Henri baron de Gleichen*, Paris, Léon Techener, 1868, p. 120.